

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

169

quinzième année

janvier 1968

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F

Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1968. N° 413 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE

JANVIER 1968

SOMMAIRE

L'âme d'*Arcadie*, par ANDRÉ BAUDRY 5

Impressions américaines, par GUY LAURENT 10

Le nouveau monde amoureux de Fourier (*suite et fin*),
par DANIEL GUERIN 16

La clef de l'abbaye, par FRANÇOISE d'EAUBONNE .. 24

For intérieur à la terrasse, par B. DURAND 32

Usque ad mortem, par RAPHAËLLE SORIANA 39

Rien qu'une rose rouge..., par YVES FERSEN 44

De Sodome, un peu dans tout, par ANDRÉ CLAIR 47

A Roger Peyrefitte, poème de MICHEL MAYER 4

A ROGER PEYREFITTE

*Es tu donc Athénée, Pétrone ou bien Voltaire :
O moderne Antique ! Sublime saccageur !
Aux coups sûrs et précis de ton stylet rongeur
Le scandale s'érige en tourment salutaire.*

*Poète ambassadeur, nymphe de ministère,
Jésuite maçon, porporato grugeur,
Juif inconnu ou fier, écrivain louangeur,
Ont-ils jamais subi de plus fameux clystère ?*

*Mais la mort a taillé sur une joue d'enfant,
Tel un diapason pour ton art triomphant,
Ce cristal sourd des pleurs qu'on ne fait pas entendre.*

*Et la vieille satire, vibrante sous l'accord,
A pris pour harmonie, étrangement accort,
Le sourire que Georges avait pour Alexandre.*

MICHEL MAYER.

ARCADIE

présente ses meilleurs Vœux

à ses abonnés

et à ses lecteurs

L'ÂME D'ARCADIE

par ANDRÉ BAUDRY.

A une époque de violence, de racisme, d'érotisme, à un moment où beaucoup d'hommes se demandent d'où ils viennent, ce qu'ils font sur terre, et où le mystère de la mort reste total, certains peuvent sourire de voir dans une revue homophile, dans une revue qui se prétend sexologique, littéraire et scientifique, alors que beaucoup nous classeraient volontiers dans la presse immorale, un mot tel que « âme ».

Et pourtant !

C'est bien parce que nous sommes dans ce siècle, à cette période de ce siècle, et en France, que j'ai plaisir à écrire cet éditorial. C'est bien parce que nous vivons dans un monde difficile, dans un monde bête et méchant, qui cultive l'hypocrisie et le mensonge et la duplicité et la férocité, que l'âme doit avoir sa place.

Et même dans les plus basses turpitudes, l'homme a souvent besoin de sentir une « âme » au-dessus de lui, à défaut de la sienne qu'il ne connaît plus, n'entend plus.

Et ce qui différencie *Arcadie* de toutes les autres revues homophiles c'est précisément son âme.

Redisons-le une fois encore, car bien des lecteurs nouveaux peuvent l'ignorer, ce que nous avons voulu faire avec *Arcadie*, et ce que nous prétendons réaliser, et que nous réussissons souvent, des milliers de lettres l'attestent, c'est donner une âme à l'homophilie, donner une âme aux homophiles. Un ESPRIT.

Il existe, surtout dans d'autres pays, des revues, des livres, des mouvements, des lieux, où les divers appétits matériels, physiques, sentimentaux, sensuels, peuvent être comblés, rassasiés.

Ce n'est pas précisément ce que nous avons voulu avec *Arcadie*, sans pour cela nier ce qui est aussi indispensable à l'homme, pour son parfait équilibre, sa santé morale, sa joie et son bonheur. Qui veut faire l'ange, fait la bête.

En cette revue qui se veut aussi très proche de tous les

problèmes humains, de tous les problèmes quotidiens et terre à terre, il ne saurait être question de blâmer ou de condamner.

Nous existons aussi pour dire que nous voulons aimer, que nous pouvons aimer, que nous voulons construire nos vies avec un autre, pour le meilleur et pour le pire, que ce que nous faisons ne gêne personne, et qu'on doit nous laisser en paix.

Certes, *Arcadie* ne se renie pas, elle reste comme dès janvier 1954 la revue de l'homophilie et des homophiles.

Elle représente autant l'homophile digne, secret, sans histoire, que celui qui est traduit devant les tribunaux pour diverses infractions aux lois; elle est autant pour l'homophile catholique, protestant, juif, athée... elle est pour l'homophile comblé de richesses, d'honneur, d'amis et de relations, comme pour l'homophile solitaire, sans situation, sans métier, sans toit, sans avenir.

Arcadie se veut le rassemblement de tous les homophiles, et elle sait l'être, même si elle ne rassemble qu'une très petite minorité des homophiles du monde. Elle le sait par exemple, quand dans le danger, dans le tourment, dans le « noir », des homophiles viennent vers elle pour trouver... son « âme » précisément.

Oui, car c'est cela, premièrement, *Arcadie*. C'est une AME. Celui qui a créé *Arcadie* en 1954, entouré de quelques collaborateurs et à cette époque il n'y avait que Marc Daniel, Alain, Philippe de Charmailles, Eugène Dyor, et celui qui nous a quittés, Jean Cambray, n'avait pour projet que simplement rassembler les homophiles pour les réunir, les faire se connaître, faciliter les rencontres humaines, défendre l'homophilie par cette revue. Il voulait surtout donner à tout ce peuple dispersé qui n'en avait jamais eu depuis le début du monde, il voulait donner une AME aux homophiles, à l'homophilie.

L'histoire écrira, beaucoup plus tard, si nous avons partiellement réussi.

Je l'ai déjà écrit, le jeune homophile, qu'il ait 14 ans ou 18 ans, est seul. Il doit inventer, seul, tous les rites de l'homophilie. Ou, hélas, souvent il ne connaîtra que le plus immédiat, le plus brutal, le plus frelaté...

Ou il se concentrera sur lui-même, sera au bord de la dépression nerveuse, verra le psychanalyste, ou se perdra en Dieu, perdra la foi, échappera aux siens ou restera dans le sillage de sa mère; il ne sait où aller.

Arcadie est alors, pour lui, le salut.

Quand, mais quand les forces civiles ou morales comprendront-elles qu'il est un crime de laisser le jeune homophile seul se débattre avec son énorme problème personnel, qu'il est du devoir bien compris de tous, de l'aider pour mieux vivre et mieux accomplir sa destinée humaine !

Au lieu de cela, tous se liguent contre lui. Car on ne veut pas reconnaître le fait homophile.

Pour trop de savants, trop de politiciens, de médecins, de pédagogues, l'homophilie reste une tare, une maladie, un vice, et le seul devoir est de l'extirper, de le détruire, même si l'âme de ce garçon ou de cette fille doit en souffrir, en mourir.

Alors que si *Arcadie* pouvait l'éduquer, elle le sauverait, elle l'installerait dans la vie, mieux adapté, meilleur ouvrier du monde.

Parce qu'*Arcadie* ne s'est pas donné pour mission de dévergondner, d'avilir, de détruire la morale et ses nobles exigences, d'enseigner la facilité, la frivolité, parce qu'*Arcadie* a des principes et que c'est en appliquant ces principes que l'homophile peut être heureux.

L'âme d'*Arcadie* est faite du respect de toutes les opinions, de toutes les tendances, et jamais elle ne prêchera l'homophilie.

Est homophile celui qui au plus profond de son être est homophile, et non celui à qui *Arcadie* vanterait on ne sait quels privilèges de l'homophilie pour le séduire.

L'âme d'*Arcadie* reçoit tous les homophiles, et demeure à leur disposition pour les comprendre, les reconforter, les aider.

Elle sait que l'homophile a des problèmes particuliers, spécifiques à sa nature, dans notre société.

Elle veut les résoudre avec lui.

Ce qui effraie, certains soirs, l'homophile, ce n'est pas seulement de ne pas aimer comme la majorité, de se retrouver seul dans sa chambre, de croire trop souvent qu'il aime et est aimé alors que le lendemain tout est déjà effacé, détruit, saccagé; ce n'est pas seulement de porter un masque, de jouer la comédie des « maîtresses » au bureau, à l'usine; ce n'est pas seulement de s'entendre dire souvent par la famille « quand te marieras-tu ? »; ce n'est pas seulement de ne plus savoir prier ou de se croire éliminé du clan des élus de Dieu; ce n'est pas seulement

la peur de commettre, en un instant de fou désir, une imprudence qui le conduira ou dans les locaux de la police ou de se faire dévaliser et rouer de coups; ce n'est pas seulement chez certains une inadaptation foncière à tous les gestes quotidiens d'une vie de garçon, d'homme; ce n'est pas de voir le visage se faner, la vieillesse se marquer, pénétrer le cœur et les sens, et de se trouver de longs soirs sans amis, seul avec de piètres souvenirs, où l'amertume et le regret et le remords envahiront une âme qui au temps de sa jeunesse voulait tant réussir, connaître l'amour, s'enivrer, s'y blottir, et vivre au large, ivre, téméraire, bafouant lois et coutumes, se livrant seulement à cet ardent désir de vivre en liberté, avec son amour, avec des garçons aimés, avec des sourires de garçons, des mains de garçons, des cœurs de garçons, des sexes de garçons — et vous, arcadiennes, femmes et femmes —; ah non, ce n'est pas seulement tout cela et tout ce que je ne dis pas ici, mais que chaque arcadien me lisant ajoute avec son cœur et avec son sang et avec son souvenir, qui forme sa vie de chaque jour depuis sa puberté, depuis le premier appel de l'amour, depuis le premier soubresaut du sexe...; ce n'est pas seulement ce tout et ce particulier qui effraient l'arcadien qui réfléchit, qui pense, qui se place dans le monde, homme parmi les hommes, avec sa vocation particulière qui doit s'intégrer dans le concert de l'humanité, qui a sa place marquée comme tout être qui vit et respire, qui, modestement, mais parce qu'il a un esprit, doit marquer de son empreinte le sol terrestre, qui doit laisser son mince mais réel message d'homme vivant, qui parce qu'il est homme sait sa pleine valeur d'homme, et que même s'il n'y avait que lui sur la terre, il serait le plus éblouissant et le plus merveilleux parmi tout ce qui existe... et, dites-moi, quel est l'homme, même le plus frustré, qui ne se sent parfois pousser des ailes pour tout changer; tout cela, oui, peut effrayer l'homophile et l'effraie, mais ce qui est au fond de son tourment, au plus profond, très souvent, c'est une solitude intérieure qui se situe en un point sans dimension, et que ni relation, ni amis, ni L'AMI, ne peuvent combler.

Il se sent hors de tout.

Et nous, alors, nous lui disons, avec *Arcadie* : vous n'êtes pas seul.

C'est cela l'âme d'*Arcadie*. La voici, toute nue, disponible à chacun.

Tout homophile rattaché à une famille spirituelle, à un centre nerveux et sanguin, qui distribue la vie, le mouvement, l'espoir, l'amour.

Un cœur qui bat quand celui de l'homophile est prêt à ne plus battre.

Une lumière, une présence, un conseil, un verre d'eau, un sourire, une poignée de main, une lettre, un coup de téléphone, un rien peut-être, tout, en réalité, pour l'assoiffé et l'affamé de vie et d'amour.

C'est ce que nous avons voulu avec *Arcadie*.

Alors qu'est-ce que sont nos réussites, nos échecs, notre revue austère, sévère, peu variée, peu intéressante, disent certains; alors qu'est-ce que le club avec ses manques et ses imperfections; les arcadiens comme chaque homme avec leurs indécidables, leurs indignités, leurs inégalités d'humeur... En un mot, qu'est-ce que tout cela : vous ne voyez donc pas votre chance, la première dans l'histoire du monde peut-être, oui, la première, après tout c'est vrai, osons le dire, ne voyez-vous pas le miracle auquel vous participez, dont vous êtes les artisans et les bénéficiaires : *Arcadie* existe. Elle a une âme.

Elle n'est pas seulement une revue qui porte la connaissance homophile parmi nous et parmi nos détracteurs, elle est Notre Âme.

Elle est, ô mes chers *Arcadiens*, votre palpitation, elle vit nuit et jour depuis quinze ans, pour vous, avec vous.

Elle est en vous, vous verriez le vide incommensurable qu'elle ferait dans votre cœur si elle disparaissait.

Au-dessus de nos turpitudes, au-dessus de nos bassesses, de nos manques, de nos infidélités; comme au milieu de nos joies éthérées, de nos réflexions et de nos prières, avec nos amours, avec notre amour, avec notre ami, dans l'amitié, partout, elle est là, cette âme d'*Arcadie*.

Et c'est bien parce que vous la sentez, et c'est bien parce que vous la désirez et la voulez, qu'elle ne périra pas. Elle s'alimente auprès de chacun de vous, car elle est finalement votre âme.

Et ce sera la plus grande gloire d'*Arcadie*, comme de ceux qui l'ont voulue, maintenue, contre vents et marées, que d'avoir enfin donné une âme à l'homophilie, aux homophiles qui n'avaient toujours eu peut-être au cours de l'histoire que trop de corps.

ANDRÉ BAUDRY.

IMPRESSIONS AMÉRICAINES

par GUY LAURENT.

Parler de la vie homosexuelle aux Etats-Unis — et tout particulièrement après un court séjour de deux mois — c'est s'exposer à bien des erreurs. D'abord — comme cette revue l'a souvent souligné — l'existence des homosexuels est fonction de la Cité dans laquelle ils s'intègrent, ensuite, parce que dans le système américain en plein devenir, un plan fixe ne pourra jamais traduire l'inconcevable sentiment de fuite et de fluidité que suggère une civilisation dont la fonction dévorante constitue le destin — sous son aspect le plus implacablement saturnien. Enfin le point de référence de l'observateur risque de rester la vie française conçue naïvement comme normative, puisque c'est spontanément la nôtre et que nous restons des « Français à l'Etranger » avec tout ce que cela implique souvent d'intolérance dans l'esprit critique et d'assurance dans le rire moqueur. Mais par le fait même, c'est aussi tenter de briser un système clos et s'efforcer d'apprécier plus exactement les conditions de vie qui nous sont faites dans notre propre pays, comme le dix huitième siècle les analysait à travers les miroirs plus ou moins candides que lui offraient ses Hurons et ses Persans littéraires. « Avant même que de naître, nous sommes congelés par le langage » cette citation de Michel Foucault pourrait servir d'exergue et de résumé à tout écrit homosexuel. La France — pays de l'esprit — a délimité le domaine arcadien, sujet sempiternel d'allusions graveleuses et de plaisanteries aussi faciles que traditionnelles; journalistes et chansonniers ne sont pas les seuls à dévider une série de jeux de mots répertoriés. Ce ton enjoué fait à jamais partie de notre héritage culturel : les sonnets de Ronsard sur les Mignons d'Henri III, les pointes de Du Bellay sur l'Amour d'Orphée, les tirades de Voltaire sur le Marquis de Courcillon (et bien d'autres) leur fournissent même l'estampille rassurante d'une certaine qualité

IMPRESSIONS AMÉRICAINES

littéraire ! On prétend même que — dans son privé — Sartre se livre à quelques uns de ces petits jeux « innocents » bien dignes des gaudrioles sodomites que Maupassant envoyait à Flaubert dans la correspondance la plus ordurière de notre littérature. Ainsi, avant même que de savoir que ces rires gras et ces appellations grotesques leur sont réservés, c'est à travers le réseau de ce langage de terreur que des centaines de milliers de jeunes homosexuels déchiffrent les signes de leur destin. Le ridicule de l'homosexuel est récité d'avance : Nessus est affublé de sa tunique dont la morsure anime et brûle la chair qu'elle travestit. Désormais, les jeux sont faits et la bonne conscience du langage hétérosexuel peut ressasser un verdict d'exclusion déjà posé dès le départ. Toute justice est tautologique. C'est sur des bases aussi impartiales que s'établit — en France du moins — le dialogue. Il suffit, en effet, de voir comment fonctionne la défense homosexuelle dans son plus célèbre manifeste (Corydon) pour constater que le seul rôle abandonné à Gide est celui de l'avocat (invoquant en guise de « circonstances atténuantes » les exemples zoologiques les plus inattendus). Est-il besoin d'ajouter que cette plaidoirie s'articule dans le circuit fermé du Procès où une minorité est sommée de « s'expliquer », c'est-à-dire de justifier par le langage ce qui ne peut jamais être exactement recouvert par ce dernier, à savoir une existence dans sa particularité irréductible. L'hétérosexualité, elle, n'a pas à s'énoncer : elle jouit de la dignité d'une essence omniprésente que la « perversité » ne saurait anéantir totalement; à la fois Nature et Grâce, elle « va de soi »...

Sur ce point crucial, il me paraît déjà intéressant de signaler qu'aux Etats-Unis, le spectateur étranger n'a jamais l'impression que les choses « vont de soi » — et cela à n'importe quel niveau d'observation. Dès l'arrivée à l'aérodrome une « aura » parfaitement spécifique dessine les frontières du « Nouveau Monde ». Les êtres paraissent se mouvoir à travers les objets et les signes avec l'inquiétante virtuosité de funambules un peu ivres. Ce ballet parfait, trop concerté, de voitures silencieuses, de portes automatiques et de visages souriants conserve quelque nostalgie de la torpeur du rêve. La conscience de l'Européen plus « éveillée » (au sens propre du terme) à peine à comprendre ce mariage ambigu du « pratique » et de l'onirique qui ne parviennent visiblement plus à délimiter leurs domaines propres. L'Amérique semble rêver sa vie au même moment

où elle la consomme et cette particularité, il me semble que sa littérature l'a parfaitement exprimée — elle qui du réalisme n'a surtout pratiqué que les crevasses, les interstices par lesquels surgissent les fantasmes du soubassement. Il suffit d'évoquer les « étranges fleurs inconnues » de Thomas Wolfe ou les étonnantes feuilles d'herbe de Whitman pour sentir la particularité de ce continent que la médiocrité de ses philosophes a livré à la « littérature » sous la forme la plus naïvement romanesque. Par conséquent, ce n'est pas tant le discours « rationnel » qui a valeur normative que le besoin inconsidéré d'un parfait épanouissement matériel et biologique. Dans ces conditions, le « ridicule » ne saurait faire partie des traditions américaines et, lorsque les gens normaux parlent de l'homosexualité c'est sur le ton le plus sérieux — qu'ils soient hostiles ou consentants. A cause de cela il semble que les fondements d'un dialogue sont parfaitement possibles et que les jalons en sont implicitement posés. Dans la petite ville universitaire où je me trouvais, j'ai pu lire dans un journal d'étudiants un article très chaleureux sur les homosexuels. Un groupe de jeunes gens avaient questionné des élèves et des professeurs homophiles et ils se félicitaient de ce que les relations avec eux soient de plus en plus détendues et de l'évolution favorable de l'esprit du public à leur égard. Toujours au même endroit, un jeune homme sollicitait dans la rue les beaux garçons qu'il rencontrait, en leur demandant de poser pour lui : ils acceptaient le plus souvent avec une fierté placide et se déshabillaient sans commentaires. Comme je m'en étonnais auprès du photographe, il me répliqua que les Etats-Unis étaient le pays de la Liberté. Cette repartie est particulièrement significative : il me paraît bien improbable qu'un Français puisse faire la même réponse — du moins avec autant de sérénité. A nos yeux, en effet, la liberté, c'est un thème électoral, une matière à spéculations, un concept « historiquement daté » et un sujet de dissertation au baccalauréat, bref c'est un mot de trois syllabes ; pour un Américain, la liberté devient ce vécu, aborder un garçon avec naturel.

Ainsi aux Etats-Unis les plus violentes revendications minoritaires (je pense évidemment aux problèmes raciaux) s'appuient sur un idéal très américain ; celui de l'autonomie individuelle sous toutes ses formes, fussent-elles les plus étranges. La violence des manifestations noires n'est pas simplement due au fait que les Américains seraient plus

« racistes » que les Français, par exemple. Au beau milieu de l'affaire Dreyfus, les dames de la bonne société agitaient gracieusement des ombrelles sur lesquelles on pouvait lire « Mort aux Juifs ». A ma connaissance, les élégantes du Sud n'ont jamais arboré des menaces de ce genre à l'encontre de leurs anciens esclaves. C'est avec la meilleure et la plus américaine des consciences que ces troubles sont organisés là-bas, tant le respect de l'individualité la plus anarchique fait partie du credo américain. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si un livre comme *L'Homosexuel en Amérique* adopte parfois le ton le plus revendicateur.

Qu'on n'aille cependant pas en conclure que la société américaine connaît les douceurs d'une permanente idylle et que la vie des homophiles y est plus libérée que dans les pays d'Europe. Le puritanisme s'y fait partout sentir, mais — ce qui vaut beaucoup mieux à mes yeux — il s'avoue comme tel, ne s'articule pas sur un raisonnement « conceptuel », sur une argumentation élaborée d'académiciens (Barrès, Maurras, Mauriac) comme il en va trop souvent en France. Monstrueux mais ingénu comme le Catoblepas du Moyen Age, il a mis en place un dispositif de répression qui — s'il était appliqué — enverrait dans les prisons environ quatre vingt dix neuf pour cent de la population américaine. Il étouffe, certes, toutes les conversations mais ne saurait brider aussi bien les comportements. L'Amérique en ce sens ressemble à une salle de classe où le moindre relâchement d'une discipline de fer soulève un immense chahut. On y voit ainsi l'inverse précis de ce que nous connaissons en France où l'impudeur des propos relève plus de la vantardise gauloise que d'une liberté authentiquement vécue. Enfin le conformisme américain est une condamnation de la « libido » en général, beaucoup plus que de telle ou telle pratique particulière. Pour user d'un vocable sartrien, c'est la sexualité dans son entier qui, plongée dans l'ambivalence du « numineux », repousse et fascine en même temps... L'homosexuel aux Etats-Unis n'a ni plus ni moins « mauvaise conscience » que l'époux adultère. Rien ne l'empêche à priori de participer à cet idéal de virilité dynamique qui est le mot d'ordre de sa civilisation. Sur ce point il diffère essentiellement de l'homophile français qui se croit tenu d'adopter un comportement « efféminé » et cela sans autre raison souvent que les plaisanteries faciles selon lesquelles un « inverti » est nécessairement minaudier et précieux. Marqué — qu'il l'accepte

ou non — par ces préjugés, c'est d'abord à travers des gestes « équivoques » qu'il s'efforcera de repérer ses pareils et de se signaler à eux. C'est ainsi qu'on prend des signes d'institution pour des manifestations naturelles et que les légendes se cristallisent en comportements. Non que l'efféminé soit absent de la faune nocturne américaine mais on ne s'accorde pas à le trouver particulièrement représentatif. J'ai pu constater, d'ailleurs, qu'il s'agit le plus souvent de jeunes noirs, ce qui tendrait à souligner encore davantage que pareille attitude implique plus de défi et de riposte que de spontanéité. La « folle » provoquant et légitimant le mépris, s'enferme dans une dialectique sans issue : elle se bat sur un terrain piégé par « la bonne conscience normale » qui est proprement le ghetto du grotesque où le public l'attend. Or ce qui me paraît le plus significatif, c'est qu'aux États-Unis, cette gesticulation masochiste est encore plus sévèrement jugée par les homophiles que par les autres. Bon nombre de bars « spécialisés » excluent catégoriquement les garçons efféminés : à travers ce rejet s'affirme le désir de poursuivre jusqu'au bout le rêve homosexuel : assister à « la rencontre de deux forces ».

En ce sens l'homophilie d'Outre Atlantique n'est pas un cas particulier, un accident de l'American Way of Life mais elle en recouvre exactement toutes les aspirations dans cette volonté d'assumer l'existence jusque dans sa plus parfaite plénitude.

Chicago abonde en sanctuaires de « l'amour viril » où de vigoureux jeunes gens, vêtus de blue-jeans collants boivent inlassablement de la bière tandis que motocyclettes et bottes de cuir complètent l'arsenal d'une mythologie facile à identifier. L'un d'eux, le « Gold Coast » m'attira tout particulièrement par son mélange d'infantilisme et de violence contenue : des centaines de garçons athlétiques s'y frôlaient sans trop savoir s'ils allaient se frapper ou s'étreindre et désirant obscurément les deux en même temps tandis qu'à l'entrée un policier noir arrêta les mineurs (car il est interdit de leur vendre des boissons alcoolisées). Dans un bar voisin, de jeunes noirs dansaient avec des « hippies », des matrones obèses scandaient leur rythme frénétique. A chaque instant, le souvenir de *Cité de la Nuit* illuminait ces visions de tout le phosphore fantasmagorique que ces pages recèlent. A la suite du héros de ce livre, des centaines de garçons parcouraient la ville à travers un dédale de visages et de promenoirs. Mystérieu-

sement pourtant le labyrinthe est fermé sur lui-même : l'ubiquité du désir se laisse rarement consommer en un lieu bien précis. La chasse — à force de rotation sur elle-même s'éprend de sa propre excitation — devient quête de l'insatisfaction et mirage de noctambules. Elle se dessine alors comme la métaphore la plus fidèle du romantisme américain qui s'épuise à la poursuite d'une satisfaction absolue que son idéologie explicite — niveleuse et sournoise — lui refuse de plus en plus. Ce peuple — né de l'errance — s'adapte mal à tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un arrêt (le plaisir comme le reste). Dans sa naïveté anachronique, la conscience américaine exprime à chaque instant la nostalgie d'une épopée fracassée. Mais désormais, elle n'en connaît plus que les formes les plus dégradées : prouesses saoulographiques, jeux de cirque vietnamiens et la drogue qu'on appelle là-bas « voyage »...

Ce désir d'une vie primitive et puissante, d'une vie saisie à bras-le-corps m'apparut tout particulièrement un soir au cours d'une conversation. C'était au cours d'une « party » de gens normaux : un ami universitaire de Cambridge et homophile (s'il est besoin de le préciser) m'y accompagnait. Aussitôt notre attention fut captée par un magnifique garçon. Un Américain d'âge moyen, sensible à notre admiration, se présenta à nous avec fierté comme le père de ce bel athlète. David engagea la conversation avec notre héros qui — superbement ivre — marchait sur ses mains. On parla sports, victime innocente des questions les plus insidieuses, le jeune américain proclama la joie qu'il éprouvait à terrasser de vigoureux adversaires, à maîtriser des corps musclés frémissants sous sa poigne : « Voilà un plaisir qu'on ne peut trouver avec des femmes » fut sa conclusion, soulignée par un rire éclatant. David et moi, nous fûmes gênés et comme ébloués par cet inconcevable mélange de sensualité et d'innocence. Nous sentions en même temps qu'à travers les aveux de cet adolescent, il y avait quelque chose qui dénonçait subtilement l'Amérique. Ce parfum homophile — insaisissable et omniprésent — se confondait avec le rêve antique de fraternité par la lutte, dans les « westerns » où les jeunes mâles célèbrent les fastes des chevauchées perdues et des amitiés scellées à coups de poings, exactement comme dans le bon vieux temps où l'Amérique, pure comme l'enfant, marchait vers l'Ouest qu'elle n'atteignit jamais.

GUY LAURENT.

LE NOUVEAU MONDE

AMOUREUX DE FOURIER

(suite et fin) (1)

par DANIEL GUERIN.

Il nous reste à voir la place réservée dans l'Harmonie fouriériste aux passions dites « ambiguës ». Pour comprendre Fourier sur ce délicat sujet, il faut savoir que le génial utopiste, hanté par l'idée d'une correspondance entre le monde planétaire et le monde social, entre les corps célestes et les passions humaines, se voulait le continuateur, non seulement de Newton, mais aussi de Kepler (2). Son Harmonie était, pour une large part, dérivée de l'*Harmonices mundi*, « L'Harmonie du monde » (1619). Kepler y décrit la marche de l'univers comme un concert divin auquel concourent même les excentricités ou aberrations des astres. Loin de déranger l'harmonie générale, elles introduisent la diversité dans le mécanisme d'ensemble. De même, en musique, les consonances contribuent à l'harmonie, tandis que les dissonances ont valeur d'opposition, de différence, de transition.

Pour Fourier, les transitions ont été trop négligées par les savants. Les naturalistes n'ont « jamais songé à classer les espèces de transition ou liens des séries » et, de leur côté, les philosophes « ont encore moins songé à distinguer

(1) Voir *Arcadie*, décembre 1967.

(2) Je suis redevable à Mme Simone Debout-Oleskiewicz d'un exposé de l'influence exercée par Kepler sur Fourier. Je l'ai trouvé, d'abord dans sa préface à la réédition du volume I des *Œuvres complètes de Fourier*, où l'explication donnée est un peu réduite, puis dans une lettre par laquelle, à ma demande, elle a bien voulu me fournir des précisions complémentaires — en attendant le livre qu'elle prépare sur Fourier.

les espèces de transition en matière de caractère, passions, instincts ».

Dans l'Harmonie de Fourier, transposée des astres à la société, les passions, toutes les passions « sont les éléments d'un immense orchestre ». Les goûts qu'il appelle « ambigus » forment « transition », ils sont le « lien de tous les règnes ». On ne doit ni les réprouver ni les rejeter. Bien au contraire, ils sont « infiniment précieux », ils sont « comme les chevilles et les emboîtements d'une charpente d'Harmonie ». « Rien ne serait lié sans l'ambigu ».

« La nature veut ménager dans les plaisirs une immense variété ». Il faudra, en Harmonie, des « goûts de toute espèce », y compris les « vilains goûts », les goûts réputés « bizarres », « dépravés », « bâtarde », « vicieux », « ignobles », « odieux », « critiqués par la morale », « méprisés parmi nous ». En régime sociétaire, ils « deviendront vertus précieuses ». L'exception en Harmonie est aussi utile que la règle. Il faut « employer l'ambigu ».

Notre utopiste pratique la science des nombres qu'il a empruntée à Pythagore et à Kepler. Il pense que les aberrations existent en nombres fixes. Il pressent que certaines exceptions pourraient bien constituer un pourcentage relativement constant de la règle, observation que la sexologie moderne semble confirmer en ce qui concerne l'homophilie exclusive. Il n'est nullement gêné par le fait que quelques-uns de ces goûts ne se rencontrent que chez une minorité très réduite. Même si les pratiquants n'étaient que quarante pour le globe entier, eh bien, « l'on travaillera à faire rencontrer ces quarante sectaires ». Ici Fourier risque une étonnante comparaison : « Cette réunion sera pour eux un pèlerinage aussi sacré que celui de La Mecque pour les Mahométans et plus leur nombre sera petit, plus ils seront empressés de se trouver à la réunion indiquée ».

En conséquence, les goûts minoritaires ne devront pas seulement être tolérés, mais « encensés ». Il faudra rechercher la fantaisie, « la plus ignorée, la plus dédaignée pour lui donner du relief et en incorporer les partisans par tout le globe », les « liguier pour le soutien de ce genre de plaisir ». Laissant échapper un aveu intime, Fourier estime à 26 000 le nombre de ses « collègues » sur la terre qui, comme lui, ont un penchant pour les lesbiennes et avec qui il pourrait en Harmonie former corporation.

Remarquons ici que l'objectif du réformateur n'est pas tant de « respecter l'intégrité et l'unicité de l'individu »,

comme le soutient Simone Debout-Oleskiewicz, dans son intéressante préface du *Nouveau monde amoureux*. Ce souci anarchiste individualiste me paraît passablement absent de l'esprit de Fourier. L'individu n'est pas sa préoccupation majeure. Pour désigner l'ordre nouveau qu'il voudrait promouvoir, il emploie indifféremment les vocables d'Harmonie ou de « régime sociétaire ». Il s'empporte contre « l'égoïsme brut, l'impulsion animale et grossière nommée MOI ». A ce MOI inhumain il oppose « le MOI humain, lié à des intérêts généraux, le NOUS, l'homme INTÉGRAL qui identifie le bien de l'individu avec celui des masses ». (Soit dit en passant, un Stirner aura donc quelque motif de s'insurger contre la subordination, en régime sociétaire, du MOI unique à l'Homme abstrait). Les passions variées que Fourier classe sous l'étiquette d'« ambiguës » ne sont pas nécessaires pour le simple bonheur des minoritaires qui les ont reçues en lot, mais, comme toutes les autres passions, elles servent à l'agencement de l'Harmonie, à la bonne marche du concert social.

Ainsi le sadisme et le masochisme, comme les autres goûts ambigus, ont leur raison d'être. Fourier, précurseur du Jean Genêt du *Balcon* et du Joseph Kessel de *Belle de Jour*, montre qu'ils sont dans la nature. Ecoutez-le. Déjà, dans la société actuelle, « certains hommes aiment à être menacés, battus et maltraités horriblement, en paroles et en actions. D'autres aiment à battre. Tel vieillard aime à se faire vêtir et traiter en marmot et l'on met en pénitence le poupon sexagénaire pour avoir fait des sottises; en vain essaye-t-il de crier grâce; il faut qu'il soit puni. L'on tapote doucement son fessier patriarcal, puis on lui fait demander pardon et baiser le fouet avec promesse d'être sage ». En Harmonie, sadistes et masochistes, loin d'être tournés en ridicule, seront encouragés, associés en groupes.

Toutefois Fourier laisse entrevoir, et ici il anticipe sur la psychanalyse, que certains penchants sadiques pourraient bien être dus à la répression inconsciente de goûts « unisexuels ». Telle cette princesse russe qui faisait torturer l'une de ses belles jeunes esclaves : « Faute de songer au saphisme », elle « persécutait l'objet dont elle aurait dû jouir ». En Harmonie, cette dame serait à classer parmi les saphiennes plutôt que parmi les sadiques.

L'inceste est « très généralement conseillé par la nature ». La Civilisation le tolère en secret tout en le proscrivant

en public. En régime sociétaire, il sera autorisé au même titre que « tout ce qui multiplie les liens de plusieurs personnes sans faire le mal d'aucune ». Il remplira une fonction de transition fort louable, celle d'« alliage d'amour et de famillisme ».

Quant à l'amour arcadien, qu'il s'agisse du saphisme ou de l'homophilie, il remplit lui aussi une précieuse fonction de transition : « Les deux ressorts de l'amour (sexuel et spirituel) » s'y « engrenent dans la passion d'amitié ou affection unisexuelle ». L'homophilie est une utile « transition » entre l'amitié et l'amour, une combinaison des deux.

Fourier cache à peine l'indulgence que lui inspire le goût des garçons. Il était « en grand honneur dans la belle Antiquité ». Dans les beaux jours de la Grèce, il obtenait la palme dans les chants des poètes. Toute cette Grèce, modèle de vertu, le pratiquait : le divin Minos, le divin Socrate, le divin Solon enseignaient qu'il était le *sentier de la vertu*. Le code de Lycurgue y incitait les jeunes gens. Tous les coryphées secondaires de la morale en faisaient trophée. Les Thébains formaient, nous dit Plutarque, des bataillons d'amants, où l'on plaçait l'amant à côté de l'aimé. Ces mœurs recueillaient le suffrage unanime des philosophes. Le délicat Anacréon prêchait, dans ses poèmes, l'abandon des femmes et la préférence des hommes. Les pères stimulaient les enfants à cette perfection morale.

Fourier cite complaisamment un passage de Plutarque : « C'est depuis que les jeunes garçons avaient commencé à se dépouiller et dévêtir nus pour les exercices physiques que cet amour des mâles s'est glissé dans les parcs et lieux publics ». Et il imagine, non sans délectation, la rencontre d'un personnage historique, Agésilas, roi de Sparte (à qui il attribue le royaume de Cnide), avec un certain Zéliscar, personnage fictif, « beau comme Gany-mède ». « Charmé des lumières précoces du chérubin », il conçoit « d'emblée une vive passion pour lui ». Il lui récite avec feu des poésies. Il redouble d'instances jusqu'au moment où « le chérubin plein de ferveur et facile à persuader se rend au tendre Agésilas ».

Ardent champion de l'émancipation des hommes en général et de la femme en particulier, Fourier ne retrouve un brin de sévérité à l'égard des mœurs antiques que pour stigmatiser deux institutions qui y coexistaient avec l'amour des garçons : l'esclavage, l'asservissement féminin. L'anti-

quité « avait des esclaves qu'elle se faisait un jeu d'immoler par l'horrible supplice du pal ». Athènes « avait des épouses en demi-réclusion ». L'amour grec, en régime d'Harmonie, ne voisinerait plus avec ces deux monstruosités.

Notre utopiste rapporte « la plaisante manie de Jules César : être la femme de tous les maris », les comportements ambigus d'Henri III. Il dépeint, d'après un meuble, l'empereur de Chine au milieu d'une foule de femmes occupées au saphisme et tel pacha se livrant aux orgies non seulement avec les femmes, mais avec les garçons. A plusieurs reprises, il fait allusion aux « quadrilles d'ambigus », aux orgies « unisexuelles » que la Civilisation réprouve, mais dont il sous-entend qu'elles seront praticables en Harmonie, y compris au beau milieu d'orgies hétérosexuelles.

En Harmonie, ce sera pour l'homme un charme que « de trouver dans de nombreux pages des amis intimes », que d'être pourvu « d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse ». J'ai déjà cité dans *Arcadie* (3) le passage où Fourier souligne le rôle que jouera l'amitié ou *affection unisexuelle* au sein du phalanstère futur : « Dans toute branche de service, chacun voit s'empresse pour lui un page ou une pagesse qu'il chérit ». Ce service réciproque crée « entre gens de même sexe » des « charmes spéciaux ».

Fourier avoue avoir atteint, pour sa part, l'âge de 35 ans lorsqu'il découvrit qu'il avait le goût des saphiennes et de « l'empressement pour tout ce qui peut les favoriser ». Un genre particulier d'« ambigus » consiste, en effet, en hommes « servant des saphiennes, s'entremettant à aider leurs plaisirs » de même qu'il existe des femmes pourvoyant les homophiles. Ces goûts qui, aujourd'hui, semblent « extrêmement bizarres ne le seront pas en Harmonie ».

**

Le grand utopiste n'ignore pas que sa « politique harmonienne des amours » est le point le plus audacieux de sa construction, donc le plus vulnérable et le plus susceptible d'être calomnié. En fait, elle déchaînera contre l'école phalanstérienne les « attaques les plus furibondes », non seulement des habitués « tartufes », des « cafards de la morale et de la religion », selon l'expression indignée de

(3) Numéro de février 1965.

son disciple Victor Considérant, mais aussi celles du communiste Cabot, du socialiste religieux Pierre Leroux qui l'accusera de sacrilège, et enfin de Proudhon, qui ira jusqu'à menacer de dénoncer les fouriéristes au procureur général, pour « promiscuité » et « pédérastie ». On comprend que Fourier ait cru avisé de recourir à la dissimulation, au silence, à la prudence.

Dissimulation : Pour ne pas heurter de front les préjugés si fortement enracinés en matière sexuelle, Fourier fragmente et camoufle son analyse. Il faut un réel effort de synthèse et de recoupement, à travers une œuvre si prolifique et si touffue, pour bien comprendre où il veut exactement en venir. Prenons un exemple : lorsqu'il fait allusion aux passions ambiguës, aux « vilains goûts », il commence par citer à l'appui la manie de « mange-vilenie » de l'astronome Lalande, qui avalait des araignées vivantes. Ce n'est que plus tard, ce n'est qu'ailleurs qu'il se risque enfin à révéler ce qu'il a en vue : les appétits « unisexuels ». Et même alors il le fait avec une certaine circonspection. Plusieurs de ses appréciations sur l'amour grec semblent, à première vue, péjoratives. Ainsi, lorsqu'il évoque « la belle Antiquité », on serait d'abord tenté de croire qu'il se moque ; c'est à force d'y revenir qu'il finit par faire comprendre, discrètement, qu'il en a la nostalgie. A cet égard, la toute récente publication du *Nouveau monde amoureux*, où, pourtant, il lui arrive encore de déconcerter, a contribué à dévoiler bien des arrière-pensées de l'œuvre fouriériste.

Silence : Fourier ne nous a pas tout dit ce qu'il sait sur l'homophilie. Il lui paraît « impossible d'exposer une théorie de l'ambigu ». Tout en estimant « nécessaire de soulever un coin du rideau », il se croit « obligé de glisser sur le tableau ». Il aimerait, assure-t-il, décrire avec beaucoup plus de détails les plaisirs qu'il a en vue « si ces détails n'étaient incompatibles avec nos préjugés anti-amoureux ». En fait, on le sait, le *Nouveau monde*, de par sa volonté et celle de ses disciples, demeurera jusqu'à aujourd'hui à l'état de manuscrit.

Prudence : A d'autres moments, Fourier préfère contourner l'obstacle en reportant à beaucoup plus tard l'avènement de l'amour libre. « Divers désordres, dont la cure sera longue, obligeront à maintenir pendant trois générations les entraves à l'amour ». L'émancipation des femmes, entre autres, ne pourra avoir lieu que par degrés. On devra laisser s'écouler trente, cinquante, soixante ans d'Harmonie

jusqu'à l'extinction totale de la génération actuelle formée par la détestable Civilisation. Il faudra attendre également que les deux-tiers des femmes aient pu être rendues stériles (pour éviter la surpopulation en même temps que l'asservissement maternel) et que les maladies vénériennes aient disparu. Alors seulement, les générations nouvelles ayant été élevées différemment, des contrepoids indispensables ayant été aménagés, l'amour pourra se donner libre cours. Et encore, à ce moment, les innovations sexuelles ne seront introduites que peu à peu et toujours après avoir été votées à l'unanimité « par les maris et les pères ». On voit avec quel soin Fourier ménage les susceptibilités léguées par le patriarcat.

Cette circonspection témoignait, certes, chez ce prétendu utopiste, d'un sens aigu des réalités. Mais Fourier s'exposait ainsi au danger que ses disciples, encouragés par lui, ne trahissent son message. Ils n'y manqueront pas. Victor Considérant, tout en ne reniant pas « le droit à l'amour libre », sera tenté de se borner à n'exposer que la partie « purement économique » de la conception de Fourier (4), celle qui a trait au fonctionnement du phalanstère. Les communautés expérimentales qui seront effectivement fondées au XIX^e siècle se garderont d'innover sur le plan de la sexualité. Dans leur préface de 1841 aux *Œuvres Complètes*, les éditeurs prendront soin d'avertir que « ni Fourier ni ses disciples ne proposent à la société actuelle l'adoption de ces innovations » (en matière d'amour), car ce serait une « inconvenance sociale ». Du *Nouveau monde amoureux*, demeuré à l'état de manuscrit, ils ne publieront tout au plus que certains fragments et encore après les avoir expurgés (5).

Une vulgarisatrice du fouriérisme, Mme Gatti de Gamond, ira encore plus loin. Elle lancera une véhémence protestation « contre la partie de cette doctrine qui traite des mœurs harmoniennes ». Son argumentation ne manquera pas d'une certaine logique : « Ceux, dit-elle, qui embrasseraient dans sa totalité la doctrine qui flatte et caresse les passions actuelles, chercheraient immédiatement dans la pratique à la conduire à ses dernières conséquences ». On prétendra, certes, avec Fourier lui-même, soutenir la dame,

(4) *L'Immoralité de la doctrine de Charles Fourier* (1841) et *Le socialisme devant le vieux monde* (1849).

(5) Dans leur revue *La Phalange* (1849).

que les mœurs harmoniennes sont réservées exclusivement à l'avenir. Mais « si leur description en donne le désir dans l'actualité, bientôt on posera le principe de liberté dans les amours. Tous les désordres naîtront de ce dévergondage ». Et la vulgarisatrice de recourir à l'argument cher aux puritains socialistes : « Les travaux s'en ressentiront nécessairement ». Libre à Fourier d'anticiper un lointain avenir. Mais, dans le présent, aussi bien que dans les commencements de l'Harmonie, conclut Mme Gatti de Gamond, « notre devoir est l'observance rigoureuse de la loi chrétienne et civile » (6).

Ainsi avortera l'anticipation géniale du *Nouveau monde amoureux*, au milieu d'un XIX^e siècle envahi par la pudibonderie bourgeoise et victorienne. Mais pour nous, qui apprenons aujourd'hui seulement toutes les audaces de Fourier, quelle révélation !

DANIEL GUÉRIN.

RELIURES

1967-1968

La reliure : 14 F

(6) *Réalisation d'une commune sociétaire d'après la théorie de Fourier* (1841-1842).

LA CLEF DE L'ABBAYE

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Notre voiture était une grande marque et elle encombra le sentier pierreux, horriblement difficile à grimper, qui nous conduisait tous à l'abbaye de Serratane. Je n'ai jamais commis la faute de goût de tomber dans l'idolâtrie de la bagnole; en fait, j'y suis plutôt allergique; je le devenais un peu plus à chaque tour de roue. Cependant, mon compagnon qui tenait le volant conduisait avec une habileté estimable. Nous autres, nous regardions de temps en temps le paysage pyrénéen, échangeions des commentaires sur sa beauté, sur la chaleur de ce début de septembre, sur la fin trop proche des vacances, puis recommencions à harceler le chauffeur d'occasion :

— Attention, nous frôlons le précipice !... Ah, une ornière ! Quels tournants ! Eh bien, il faut avoir envie de la voir, cette abbaye ! (*ad libitum*).

A ma grande surprise, une sorte de rite routier s'instaura dès le départ du village, laissé en contrebas; à chaque voiture que nous croisions, descendant du sommet, l'un de nous mettait la tête à la portière et hurlait :

— Vous avez laissé la clef ?

Nous étions sept : mon ami et moi, un couple marié, Allen, Jacopo et le vieil érudit arcadien qui nous avait promis monts et merveilles de cette visite. Je voyais les monts, mais pas encore les merveilles.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de clef ?

Notre aîné, qui nous servait de guide, m'expliqua que les touristes devaient, à chaque « dernière visite », rapporter l'énorme clef de fer ouvragé, « véritable chef d'œuvre d'un maître serrurier du XV^e siècle », à la maisonnette des gardiens de l'abbaye qui vivaient en bas, dans le village. Comment on pouvait savoir qu'on était les derniers ?

Eh bien, à partir d'une certaine heure, il était coutume de se demander, entre garde montante et garde descendante : « Avez-vous la clef ? ».

— C'était déjà comme ça quand vous avez visité l'abbaye, il y a trois ans ? demandai-je à Jacopo qui était le seul à être déjà venu sur les lieux avec son inséparable Allen.

Il me répondit : « oui », et fut pris d'un fou rire que je ne m'expliquai pas tandis que notre conducteur se récriait sur cette organisation saugrenue; une voiture américaine, aussi large que la nôtre, descendait à cet instant avec un luxe de précautions qui ne nous empêcha pas d'être encore coincés en bordure du fossé, tandis que Jacopo et Allen crièrent ensemble par la portière : « Vous avez laissé la clef, au moins ? ».

*
**

De prime abord, on ne discernait rien d'extraordinaire chez ce couple souriant et équilibré, si ce n'est son serein éclat. Un couple heureux intrigue toujours; j'avoue qu'Allen et Jacopo m'intriguaient. Il y avait déjà ce paradoxe : Jacopo, le Corse, était un petit blond aux traits secs, fins, à l'allure sportive, à la réserve britannique; Allen, natif des îles Guernesey se montrait — en dépit de son nom de viking — une longue et chaleureuse créature brune aux yeux en amandes frangés de cils très épais, à la voix douce comme un grelot d'argent. Où avaient pu se rencontrer l'élève de Khâgne et l'électronicien ? Certes, ils me plaisaient beaucoup par leur joie de vivre l'un pour l'autre et aussi par leur dignité et leur discrétion; nullement effeminés, d'une tenue irréprochable, à égale distance des « folles » et des « honteuses », tout à fait comme je les aime; sans attouchements publics ni mots sucrés, se permettant à peine une inflexion de voix en se parlant, ils n'en affichaient pas moins avec un tel éclat l'évidence d'un bonheur de plusieurs années qu'on aurait pu parler à leur propos d'insolence, comme on le dit du luxe dans les romans de Balzac. Autre énigme : dans quel sens s'exerçait leur érotisme ? Je sais que la question est souvent superflue, car il ne manque pas de couples qui ont renoncé à cette antique division entre lui et elle; mais alors il s'agit, soit d'incomplètes caresses qui entraînent un certain infantilisme de comportement, soit d'une étreinte interchangeable qui traduit une atmosphère de camaraderie sportive plus qu'amoureuse. Bref, je confesse que je me surpris à épier

« le couple idéal »; tout écrivain n'est-il pas ou un exhibitionniste ou un voyeur ? Une demi-minute d'attention me donna la clef de la dernière énigme. C'était sur la plage; chacun, étendu sur sa serviette éponge, ne s'occupait que de soi. Jacopo lisait, Allen se coupait les ongles. Décoiffé par le vent qu'il oubliait, Jacopo dégustait d'un air dur un quelconque roman policier, la main plaquée sur une hanche, les doigts en éventail, le coude appuyé et soutenant son torse perpendiculaire; Allen, allongé et à demi soulevé comme lui, le bras arrondi, la jambe gauche légèrement repliée comme celle des dormeuses sur les estampes de Boucher, travaillait avec minutie à l'aide de ses ciseaux; parfois, il chassait, du dos de la main, les boucles qui ombrageaient son front; l'ombre de ses cils jouait sur sa joue brune. Je m'immobilisai, le creux de la paume rempli d'huile à bronzer. Allen leva ses beaux yeux intrigués et me demanda ce qui me faisait rire. Je ne pus répondre que par un mensonge.

**

Il est difficile d'exprimer combien recèle de mystère un couple sans histoire. Le bonheur est aussi difficile à situer et à motiver que l'eau pure à analyser, la chair de l'enfant ou de la jeune fille à reproduire en peinture. Tout comme l'écrivain, le peintre a besoin des points de repère que constitue l'imperfection : les rides, les verrues d'un visage sont pour l'artiste de satisfaisants reliefs; mais comment le pinceau peut-il reproduire ce qui n'est que changement insensible, plan fondu dans l'autre, passage de la lumière à une nuance plus subtile encore de lumière ? Essayez, une plume à la main, de vous débrouiller avec la beauté ou avec la vertu ! Gide n'avait pas tort de dire qu'on fait de la mauvaise littérature avec de bons sentiments; pour se tirer de là, il faut s'appeler Corneille.

Aux yeux de l'observateur superficiel, Allen et Jacopo reflétaient la platitude douce et lisse d'un lac à l'aurore, d'un ciel, d'un cristal. Je ne cherchai point la faille secrète, l'ombre cachée, mais le mystère de leur composition, le grain de leur matière. Si ténue, si limpide était cette texture qu'il y fallait un regard particulièrement aigu.

Le premier trait, donc le plus trompeur, était l'extrême gentillesse de Jacopo pour son Anglo-normand. Gentillesse est trop peu dire : courtoisie presque excessive serait plus juste. Je ne crois pas qu'une épouse, un plus jeune frère,

un enfant adopté et chéri aurait eu droit à davantage d'attentions. A table, le doux Allen était toujours servi le premier; à lui le plus beau fruit, la portion la plus abondante; Jacopo lui ouvrait les portes, lui avançait les sièges, allumait sa cigarette; au cours d'une excursion de cet été, où nous surprit l'orage, j'ai vu Jacopo se dépouiller de son chandail et en couvrir son compagnon malgré ses protestations; comme dit le langage populaire, il était « aux petits soins » pour lui. Plus tard, les confidences que je finis par recevoir au moment où je n'en avais plus besoin, mon enquête m'ayant éclairée, m'apprirent que Jacopo, au lit, témoignait de la même déferente délicatesse et ne s'accordait jamais de plaisir avant qu'il n'en eût procuré; sauf en une occasion exceptionnelle, sur laquelle nous reviendrons. — Que conclure de tout cela ?

Les observateurs superficiels que j'ai évoqués, et dont je me flatte de ne point faire partie, en tiraient l'immédiate conséquence que c'était Allen le plus aimé des deux, et le profiteur de la liaison; et que Jacopo, si follement épris qu'il en négligeait tout amour-propre, montrait avec quelque servilité une sentimentalité de midinette. Malgré la discrétion avec laquelle ces égards étaient rendus, ils étaient trop abondants pour ne pas crever les yeux.

Or, la fréquentation du « couple idéal » m'apprit que cette chevaleresque attitude de Jacopo, être hyper-viril, traduisait la connaissance d'un vieux secret dont l'oubli a ruiné la féodalité, puis l'autorité conjugale et toutes les formes d'aristocratie : le mot ministre signifie serviteur, et le chef se doit de s'oublier sans cesse pour ce qu'il commande. La soumission d'Allen était totale, absolue; la prédominance de son Corse aurait pu sembler proche du despotisme si l'obéissance d'Allen n'avait atteint à cette perfection qui rendait le mécanisme invisible. Se conformer dans le ravissement à la volonté du plus fort efface toute différence entre la force et la faiblesse; ce n'est que la contrainte qui fait apparaître la présence du commandement. Le même acte se produit dans le viol et dans l'amour; seule l'attitude mentale des partenaires en change la nature. La docilité sans limite d'Allen transformait en accord, ce qui aurait pu être tyrannie; je ne puis mieux comparer cette sorte d'entente qu'à celle du cavalier et de sa monture, dont tous les « gens de chevaux » comme moi connaissent la singularité profondément amoureuse : amoureuse, non érotique; l'empereur Hadrien avait coutume de dire que le

cheval était l'unique être qui lui eût obéi comme une dépendance de lui-même, comme le membre traduit la volonté du cerveau. J'ai moi-même observé davantage cette sorte d'union dans le lien filial ou pédagogique que dans le lien conjugal ou celui des amants. Une telle identification des vœux touche au mysticisme.

En dehors de sa vie professionnelle, Allen s'était remis absolument entre les mains de son ami; le choix de l'habitat, du lieu de vacances, la gestion du budget, le programme des loisirs étaient le fait de Jacopo; il ne s'élevait jamais entre eux l'ombre d'une discussion à ce sujet; Jacopo décidait de tout, organisait tout, avec l'assentiment complet d'Allen. C'est sans un soupir de regret qu'il acceptait de voir Jacopo interrompre quelque divertissement de vacances pour lui imposer de préparer avec lui, pendant une heure, je ne sais quel examen destiné à sa qualification professionnelle. Comme toujours, lorsque l'on se trouve en présence de l'authentique, les plaisanteries soulignaient la situation; de même que, devant les mille attentions témoignées à Allen, on disait au Corse : « Tu ne le gâtes pas, ce petit, tu le pourris », de même devant l'inflexible volonté pédagogique que j'ai dite, on s'amusait à prétendre que Jacopo battait son élève pour le forcer à travailler, l'arrachait inhumainement au soleil de la plage et aux pentes des montagnes pour le replonger dans les traités d'électronique. Et, dans les deux cas, l'exagération d'une vérité nous aidait à l'accepter.

Mais le domaine où s'exerçait le plus singulièrement cette dialectique du maître au soumis — car le mot d'esclave n'aurait aucun sens — était tout justement celui où Jacopo manifestait le plus de cette délicatesse que les vrais hommes montrent dans leurs rapports avec ce qui est en leur puissance : le domaine de l'intimité physique. Il régnait entre ces deux garçons une pudeur qui n'était pas réserve, mais qualité de sentiment. Je me souviens d'une anecdote exceptionnelle. Un soir que nous nous étions attardés entre amis de la petite bande, autour d'une bouteille de scotch, et que nos bavardages menaçaient de nous conduire à l'aurore, Jacopo qui avait en vain essayé de nous mettre à la porte, quelque peu excité aussi par notre feu roulant de plaisanteries, voulut traduire par un geste décisif le besoin qu'il avait de retrouver son lit en prévision de notre excursion du lendemain; il saisit Allen qui ne s'y attendait pas et faillit s'en étrangler, et le soulevant dans ses bras comme

un époux romain la jeune mariée, ouvrit la porte d'un coup de pied et passa le seuil. Je m'écriai : « Où tu seras Gaïus, je serai Gaïa », et chacun d'admirer la vigueur de la poigne corse; mais au milieu de tous ces badinages nous nous hâtâmes de nous lever et de partir, sauf moi qui partageais alors l'appartement du couple idéal. En souhaitant le bonsoir à mes amis qui avaient déjà réintégré leur chambre, je vis Allen assis sur le lit, abasourdi et rosissant, qui répétait avec hébétude : « Là, alors, là, tu m'en as flanqué un coup, Copo, qu'est-ce qui t'a pris ? » mais en riant en même temps, d'un rire qui mouillait ses yeux de biche, tandis que Jacopo répondait en dénouant sa cravate, d'un ton bon enfant : « La ferme, tu es saoul ». Le lendemain matin, au café — car Jacopo se levait aux aurores pour nous le faire chauffer — Allen feignait de boudier; je compris, à ses propos d'une obscure finesse, que Jacopo s'était endormi sans même l'embrasser. Allen adorait jouer le mécontentement pour provoquer des réconciliations qui concluaient la comédie; en réalité, il n'existait pas en lui une ombre de révolte. Sa docilité demeurait mon émerveillement continu. Jacopo ne faillit pas à le câliner, ce qu'il ne se permettait que devant moi seule; mais ce fut hâtif, et pour conclure, avec sa brièveté habituelle : « Allez, rase-toi et habille-toi, on grimpe à Serratane ». Ceux qui jugeaient naïvement Jacopo le jouet d'un amour fou pour un enfant gâté ne prenaient pas garde à ce que, de temps à autre, Allen osait en public un certain regard, une légère caresse, moins encore, une pression des doigts sur l'épaule de son ami; Jacopo, jamais.

*
**

J'ai dit l'autocratie absolue de Jacopo sur le plan érotique. Là encore il se montrait traditionnel, comme les Méditerranéens, et aussi phallocrate qu'un *paterfamilias* d'Ajaccio; mais avec infiniment de classe, et, faut-il le dire, avec la complicité ravie de son compagnon. Il n'était pas question, nous l'avons vu, que notre Allen provoquât à l'amour son seigneur et maître s'il n'y était pas disposé, ou s'en plaignît, sinon en jouant; mais il allait de soi que le petit Guernesien n'avait jamais à se dérober devant la manifestation du désir de Jacopo, fût-ce à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et dans les circonstances les plus saugrenues. Je ne crois pas que lui vînt jamais l'envie d'une rébellion.

Tout au plus, au début de leur liaison, avait-il connu la fatigue, non de se soumettre, mais de devoir partager ce que Jacopo se faisait un point d'honneur de ne pas ressentir seul. Une nuit, après une journée de travail particulièrement rude, Allen avait osé, en tremblant un peu, avertir celui qu'il voyait s'épuiser en vains efforts :

— Ecoute, non, tu sais, je suis crevé, j'aimerais bien que tu ne penses qu'à toi ce soir, moi tout ce qu'il me faut c'est dormir.

Jacopo l'avait pris horriblement mal. Comme un mâle blessé dans sa vanité, lui si intelligent ! commenta Allen avec une pudeur navrée. Interrompant net l'étreinte, il s'était éloigné en déclarant, très sec :

— J'aurais préféré que tu te refuses carrément. Bonsoir.

Un froid s'empara d'Allen qui crut fondre en larmes : jamais encore Jacopo ne lui avait dit un mot dur. Cet excès d'iniquité le laissa pantelant ; il essaya de reprendre son souffle, dans le noir. Jacopo l'entendit haleter et dit, regrettant sans doute sa dureté : « Alors, quoi ? » — Un « pardon » étranglé lui répondit, puis Allen : « Tu es trop injuste quand même ». — Après une minute de silence, Jacopo dit sans colère, en pesant ses mots avec lenteur :

— C'est ma justice, ça. Mets-toi bien ça dans le crâne : pas de plaisir pour un seul des deux. C'est... dégradant.

Allen tenta un mouvement pour l'attirer à lui ; il fut repoussé, sans rudesse mais avec détermination. Alors il murmura la phrase qui devait devenir célèbre, au moins pour eux :

— Je te le demande, Copo. Ce n'est pas le plaisir que je veux, c'est le bonheur.

Jacopo parut foudroyé, car il sursauta, et resta immobile. Après un long silence, il serra Allen contre lui, et murmura d'une voix que son ami n'avait jamais entendue, et n'entendit plus jamais :

— Je ne suis pas digne de toi.

Allen avait raison ; il était, cette nuit-là, bien trop épuisé pour ressentir autre chose qu'un énorme besoin de crouler dans le sommeil. Ce qui ne l'empêcha pas, quelques minutes plus tard, de s'endormir ivre de bonheur. Il se réveilla au matin entre des bras qui ne l'avaient pas libéré.

Ce fut, en plus de trois ans, leur unique querelle. Ce fut aussi l'unique leçon que le Corse reçut d'Allen : que la

délicatesse la plus haute consiste parfois à recevoir plus qu'à donner, et que l'orgueil le plus juste est l'ennemi de l'amour. Il ne l'oublia pas, de même qu'Allen n'oublia plus un acquiescement total et empressé, auquel du reste il n'avait nullement à se contraindre. Jamais il n'objecta l'heure, le lieu, l'inconvénient, à la manifestation d'un élan qui était la joie et l'honneur de sa vie jusque dans ses extravagances ; de la sorte, de cette exacte discipline il fit une complicité. Je ne m'en aperçus jamais mieux que ce soir-là, à Serratane.

(à suivre.)

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

Dr VALENSIN

DICTIONNAIRE DE LA SEXUALITÉ

Ed. Table Ronde — 388 p. — 22,10 F

GIORGIO BASSANI

DERRIÈRE LA PORTE

« Une classe de lycée... repoussé par le meilleur élève... se lie avec le plus disgracié... la brutale révélation de certaines réalités sexuelles. »

Ed. N.R.F. — 226 p. — 12 F

FOR INTÉRIEUR A LA TERRASSE

par B. DURAND.

Schoen Abbé et Chien Fri Sé vont s'asseoir, avec Bettebotte, à la terrasse de « La Chope ». Schoen Abbé replie ses petites jambes sous la chaise; il se sent blond, rose, morose. Chien Fri Sé, — il s'agit d'une femme — dans le flot noir de ses cheveux plonge les frêles bambous de ses doigts; elle porte impétueusement un air avisé, des seins aigus et des vêtements indescritibles. Elle se dépose avec grâce, Bettebotte — ou Byttebote — s'effondre, entre les deux, sur un siège à toute épreuve; il exhale un soupir d'aise qui fait sursauter ses voisins et renverse, à la ronde, quelques verres qui répandent leur contenu, comme par hasard, sur Schoen Abbé et Chien Fri Sé. La fille rit, comme si elle était toute rouillée. Bettebotte allonge son compas devant lui, en plein milieu du passage, l'écarte généreusement puis s'occupe à se gratter à travers le velours zinzolin de son pantalon. Enfin, il souffle sur une mèche noire qui le fait loucher; pris dans cette nouvelle tornade, les verres restés debout ou relevés sur les tables dans les parages se brisent en tintant gracieusement, et qui saura jamais les mouches qui moururent? On regarde les trois compères, mais après avoir considéré les dimensions du trublion, les buveurs dérangés estiment à l'unanimité qu'ils ont largement les moyens de s'offrir sans rechigner un autre verre. Bref, voilà tout le monde installé.

(Pas un mot, se dit Bettebotte, en son for intérieur, mes chevaliers servants font trêve. Et si je n'avais pas choisi encore? Si je laissais à chacun sa chance, et que le meilleur gagne? L'important n'est pas de coucher avec Chien Fri Sé ou avec Schoen Abbé! L'un et l'autre en bavent d'envie et je n'ai qu'un signe à faire. Bien sûr, il est bon, il est réconfortant de coucher, mais l'important, c'est de rester libre. Si j'accorde à Chien Fri Sé la préfé-

FOR INTÉRIEUR

rence sous prétexte que, des deux, c'est elle la fille, je ne peux pas prétendre agir en homme libre: je ne fais que céder à la fureur de ma lubricité naturelle et bestiale. Naturelle? Voire... J'obéirais aux honteuses sollicitations d'une société qui m'a voué aux femmes dès la naissance; pire, j'obéirais aux encouragements ministériels à la repopulation! Que dis-je? Aux convenances, platement, j'obéirais, moi, aux convenances! Jamais! Arrière, Chien Fri Sé, Satan, arrière!... Oui, mais elle est toute menue, et je n'ai jamais eu encore une Jaunesse... Mauvais argument, mon Bybé, car tu n'as jamais eu d'Allemand non plus, pas vrai? Eh, oui! Mais, avec les pédexuels, on ne sait pas ce qui peut arriver: si ce Schoen Abbé, des foisses, avec son mètre soixante-cinq, allait me prendre pour une fille? J'aurais l'air fin! Il y aurait du sport, c'est moi qui te le dis! Comme je suis malheureux! Avec la fille, je ne serais pas libre et avec le gars, je ne sais pas ce que je serais!)

Byttebote hésite; il se perd dans l'hypothèse et nage dans la mauvaise humeur. Au garçon-serveur, lorsqu'il descend à s'approcher de la table, il énumère d'une voix dolente les boissons les plus exotiques pour éprouver l'amère satisfaction de s'entendre opposer qu'ici — sur un ton décisif, impératif, définitif — il n'y a rien de tout ça, rien! Alors il arrose le garçon des postillons de sa claironnante indignation. Les autres tables s'écartent toute seules. Lorsque le malheureux serveur est trempé des pieds à la tête, ainsi d'ailleurs que treize clients alentour, et une demoiselle libre-service innocemment attelée à son cocker, qui passait devant le café, Bettebotte commande un demi, d'une voix mourante. Schoen Abbé veut n'importe quoi... une petite menthe à l'eau, mais sans glace, hein? Chien Fri Sé prendra comme d'habitude un scotch bien tassé.

(Je ne vais quand-même pas payer, non? S'indigne Byttebote, en son for intérieur. Que l'une de mes femmes paie!)

Réconforté par cette décision, il déploie ses abattis et les passe, chaleureux, autour du cou de ses copains. Mais, pendant que son poing gauche s'alourdit prosaïquement sur l'épaule rêche-vêtue de Schoen Abbé, qui manque de tomber, il ne peut empêcher sa dextre d'enserrer la nuque nue de Chien Fri Sé. Il retire les deux mains ensemble: elles sont dépourvues de toute objectivité.

Ils n'ont pas pipé mot. Chien Fri Sé est restée droite, sous la caresse, hiératique. Schoen Abbé s'est accroché à

sa chaise, qu'il s'est contenté d'éloigner un peu de celle de Bettebotte.

(Je m'en remets au hasard; je coucherai, décrète celui-ci, en son for intérieur, avec qui des deux ne me paiera pas ce pot : je ne suis pas un gigolo... Et si je prenais les deux, tous les deux à la fois entre mes pattes, et que je comparasse ?... Eh non ! mon Bybo, tu n'es pas raisonnable ! Pour que tu demeures libre, l'un des deux doit l'emporter... car il faut que mon cœur,

« S'il n'aime avec transport, hâisse avec fureur ».

Tiens ! je déraile ! Comme tu manques de volonté, mon Béby !)

Il tente une nouvelle expérience, pour s'ôter d'un doute, et pour passer le temps. Il applique la main droite sur la cuisse de Chien Fri Sé et, simultanément, risque l'autre sur celle de Schoen Abbé. C'est de ce côté-ci, c'est de babord que, cette fois lui vient la surprise agréable. Le jeune homme, sous la toile fine, a la cuisse plus ronde et ferme que la fille et Bettebotte est troublé parce que Schoen Abbé, contre l'attouchement imprévu, gonfle spontanément les beaux muscles qu'il a là. Mais il repousse aussitôt énergiquement les palpeurs durs et velus du camarade. Chien Fri Sé, elle, a laissé la large paume errer sur sa peau et même remonter un peu sous la robette. Mais cette main-là s'ennuie. Obligée de convenir du plaisir de sa jumelle, elle se retire, déçue sans qu'on l'en ait priée. Et Byttebote commence à imaginer :

(Savoir, se demande-t-il en son for intérieur, savoir si ce Schoen Abbé est partout aussi pulpeux ? J'éprouve du plaisir à le tripoter; mon Dieu ! Je suis donc devenu philéphèbes ? Mais alors, si je lui accorde ma couche et ma vertu, je ne suis pas libre ! J'obéis seulement à la fureur de ma lubricité naturelle et bestiale, me contentant de désobéir aux encouragements ministériels à la repopulation ! Vous voyez bien qu'il me faut choisir Chien Fri Sé ! Au diable, Schoen Abbé, et tous ses pareils, esclavagistes des vrais hommes !... Sophisme, mon Bobby ! Tout le monde sait que tu n'es pas homéraste. Dès lors, tu es parfaitement libre de trouver plaisir à caresser un homme ! La question ne se pose pas ainsi; ne la posons pas du tout et soyons équitable : un point pour Chien Fri Sé, à cause de sa nuque; un point pour Schoen Abbé, en faveur de son cuisseau. Egalité; les paris sont ouverts : avec lequel dormiras-tu ce soir, Bobé, mon gentil Bobé ?)

— Vous avez fini de comparer ? demande Schoen Abbé, juste comme Bettebotte cesse de réfléchir. (Il est remarquable, si Bettebotte pense avec lenteur et n'a qu'une idée à la fois, que Schoen Abbé, quant à lui, prend tout son temps pour s'exprimer et doit vaincre bien des scrupules avant d'ouvrir la bouche; c'est là une raison de l'harmonie dans leurs rapports : jamais ils ne se coupent la parole; et le narrateur a, de la sorte, le loisir de rapporter fidèlement et dans l'ordre réel de leur succession la méditation de l'un puis les propos de l'autre. Au contraire, Chien Fri Sé intervient souvent de manière intempestive.) Vous avez fini de comparer ? Je suis comme les articles de vrai luxe, je vous en informe : on ne les remarque pas, et ils coûtent très cher !

— Tous les hommes sont des salauds, déclare Chien Fri Sé, en plongeant méchamment les frêles bambous de ses doigts dans le flot noir de ses cheveux, tous, même ceux qui ne sont pas des hommes; et elle rit comme si elle était toute rouillée.

Cette fois, les premiers mots sont lancés; le combat est engagé; les champions se mesurent.

— Qu'en dis-tu ? reprend la fille, en s'adressant à Byttebote — ou à Bettebotte. Tu n'en dis rien. Tu es incapable d'articuler une opinion : grand, fort et bête !

— Je ne suis pas de votre avis, s'il vous plaît, intervient Schoen Abbé. Si Byttebote ne parle pas, ce n'est pas stupidité, mais discrétion, et délicatesse : il veut vous épargner le récit des horreurs salaces qui hantent sa cervelle hallucinée.

— Ne l'appelle pas Byttebote; son nom, c'est Bettebotte.

— Ce n'est pas pour cela que j'ai tort, fait observer le jeune homme, avec courtoisie.

(Je préfère, estime Byttebote, en son for intérieur, qu'on me serve des vacheries, comme Chien Fri Sé, plutôt que ces compliments mielleux, du Schoen Abbé, où se cache toujours quelque perfidie, et qu'il ne me débite pas en face. Un point pour Chien Fri Sé ! Cela nous met à deux contre un... Tout-de-même, à la réflexion, c'est le Schoen Abbé qui a raison : je ne suis pas bête; je suis, des fois, discret, et chacun vous dira que je suis treueueueu délicat... Pas de point pour Chien Fri Sé ! Un partout toujours !)

— Les pachydermes, conclut Schoen Abbé, en pinçant le pli élégant de son petit pantalon, sont les bêtes les plus délicates.

Le garçon-serveur sauve la situation en revenant sur ces entrefaites, botté et revêtu d'un très jaune ciré. Il dépose les boissons mais, empêtré dans son harnachement, il les renverse toutes les trois en se retournant.

Bettebotte lui tient alors le discours d'usage et l'occasion lui est ainsi donnée de se réjouir d'avoir prévu le costume de circonstance. Autour de la table du drame, le no man's land s'est fort élargi; les buveurs contemplent de loin le spectacle. Etant parvenu à promettre qu'il allait de ce pas remplacer à ses frais les consommations perdues, le garçon se retire, ruisselant et penaud. Schoen Abbé tente d'enlever une grosse tache de bière sur sa petite chemise lavande. La petite langue qu'il tire à cette occasion émeut Bettebotte, qui recommence à imaginer :

(Quand le garçon a renversé la vaisselle, Chien Fri Sé a dit un gros mot, remarque-t-il, en son for intérieur; pas Schoen Abbé. C'est un jeune homme bien; on se sent en bonne compagnie avec lui, quoiqu'il ait au moins vingt-cinq ans, et qu'il soit érastagars. Et il est doux au toucher; il est imberbe des épaules aux pieds, en passant par tout le long du dos du reste. Un point pour lui ! Deux à un en sa faveur : ma petite Chien Fri Sé, tu n'as qu'à bien te tenir ! Tu perds du terrain !)

Mais le jeune-homme-doux-au-toucher, constatant que la tache ne veut pas s'en aller, laisse échapper le même mot grossier que Chien Fri Sé tout-à-l'heure, et Byttebote est contraint, à son grand regret, de lui retirer son point d'avance.

Un clochard se plante devant la table, comme un bourgeois de Calais devant Edouard, et entame sa harangue :

— Vous auriez pas un petit clop, les gars ? Oh, pardon : mademoiselle ! rectifie-t-il, pour s'adapter à son auditoire.

— Vous pourriez dire : pardon, MESdemoiselles, affirme Chien Fri Sé, avec un coup d'œil bridé sur Schoen Abbé.

Le clochard se redresse et, disert :

— Ah ? Monsieur est une dame ? A chacun son talent; moi, j'ai choisi la profession décriée de clochard, alors, je sais à quoi m'en tenir sur les préjugés du commun ! Mais je prétends qu'un homme distingué préférera toujours se conduire en jolie femme qu'en vilain monsieur. Vous n'auriez pas, Madame, une toute petite cigarette, pour un admirateur ?

Schoen Abbé esquisse le geste de tirer son étui, mais, se ravisant :

— Je ne donnerai rien à un individu dont la tenue est aussi sordide !

— Bah ! Vous dites ça parce que j'ai de la barbe ? Mais c'est que je suis un homme, moi, répond le clochard, patiemment explicatif. Et puis, songez que mes joues sont moins poilues que vos...

— C'est faux ! Et indécent ! coupe Bettebotte, tonnante. M. Schoen Abbé est glabre, note ça, pouilleux ! Un point pour Schoen Abbé !... et même deux : Chien Fri Sé est idiot de t'avoir répondu, galeux ! Trois en faveur de Schoen Abbé, trois à un !

Byttebote est satisfait, car l'intérêt qu'il éprouve pour Schoen Abbé croît d'instant en instant. Sa saillie provoque un silence respectueux, puis :

— Tiens, s'ébahit Chien Fri Sé, tu sais donc parler ?

Schoen Abbé observe le va-et-vient des pigeons sur la place; il pince très fort le pli élégant de son petit pantalon.

— Alors, les amis, donnez-moi la moitié d'une petite cibiche !... Un ticket de métro ? Vous aurez bien un ticket de métro pour un ami dans la détresse, implore le clochard, pitoyable, et mouillé par l'éclat de Bettebotte.

D'un petit geste sec, Schoen Abbé lui tend un ticket de première classe perforé; le clochard se livre aussitôt à un rapprochement entre le ticket et le dos de celui qui le lui offre. On entend des choses, parfois, que la pudeur interdit de rapporter avec exactitude. Le garçon-serveur, survenant sur ces entrefaites, sauve la situation; il a quitté ses bottes et son ciré; il est en maillot de bain. Il dépose les verres et s'en va tranquillement, sans rien renverser, content de lui et sifflotant, bien qu'il ait de vilaines jambes herbues.

— A votre santé, mesdames, monsieur, s'exclame le clochard. Je m'appelle Sometimes ! Et il s'incline.

— Bien, répond Chien Fri Sé, qui plonge, dans le flot noir de ses cheveux, les frêles hambous de ses doigts crispés, mais vous n'êtes qu'un clochard, et de surcroît, un importun !

— Oh, s'extasie Sometimes, il faudra me la copier, celle-là !

— Donnons-lui nos rafraîchissements, propose Schoen Abbé. Il nous laissera peut-être tranquilles ?

— Merci, Madame ! Sometimes soulève galamment son immonde casquette et, avant que Chien Fri Sé ni Bettebotte aient eu le temps de voir ce qui allait se passer, il a

englouti bière sur whisky. Schoen Abbé se met à siroter sa menthe, qu'on lui a laissée; il lève son verre à la santé de Sometimes :

— Voyez-vous mes enfants, déclare alors ce dernier, en s'essuyant les lèvres avec une sorte de linge, et du ton le plus paternel, je ne vous reproche rien; vous êtes de braves enfants mais à votre âge, la bière et la mixture de moisissures américaines, c'est nocif ! Un petit verre de vin, voilà ce qu'il faut à la jeunesse ! C'est ce que préfère un connaisseur comme moi. Garçon, hurle-t-il, quatre Juliéas ! Et laissons aux dames étrangères leurs choses vertes, conclut-il en regardant Schoen Abbé avec commisération.

Celui-ci se dresse soudain, époussette précipitamment sa petite chemise lavande, défroisse son petit pantalon sans prendre le temps de regarder si le pli tombe bien, jette un coup d'œil dans la vitre sur sa coiffure, pose un franc sur le marbre, hèle un jeune passant, un Américain dégingandé, et part en sa compagnie.

(Et moi ? S'interroge Byttebote — ou Bettebotte —, en son for intérieur. Heureusement qu'il me reste Chien Fri Sé, c'est toujours ça ! Mais elle n'a qu'un point. J'aurais dû casser la tête à cet Américain. Ils sont tous pareils; on reconnaît leur nationalité à leur pantalon. Quand vous entendez parler fort en anglais de préférence dans un lieu public, vous pouvez être sûr qu'il s'agit d'un Américain ou d'une Américaine; ils s'imaginent que parler leur idiome suffit à vous classer parmi les seigneurs de la terre !... Bah ! Chien Fri Sé est encore là : vive les femmes !)

— Je parie, dit-elle, que tu es anti-américain, toi ? Mais Schoen Abbé a raison; moi aussi, je te quitte... Je vais dans un café où je pourrai boire ! Sometimes te tiendra compagnie. Il s'exprime dans un langage châtié et, une fois rasé, après tout...

Elle se lève, en riant comme si elle était toute rouillée, pose un franc sur la table et part à petits pas.

En revenant sur ces entrefaites, le garçon-serveur détourne le cours de la pensée de Bettebotte et sauve la situation. Il apporte les quatre verres de Juliéas :

— Alors, ce bon rouge, constate le clochard, bonhomme, nous voilà contraints, cher ami, de le boire ensemble ! Je vous avoue que je n'en suis pas fâché : on ne peut goûter vraiment certains plaisirs qu'entre hommes.

B. DURAND.

USQUE AD MORTEM

par RAPHAELLE SORIANA.

TRIPTYQUE VENITIEN — 3^e VOLET (1)

Venise 1967... Dans la grisaille de ce début d'automne, Lionelle debout à sa fenêtre contemplait la lagune verdâtre et le campanile de S.-Giorgio émergeant à peine de la brume. Une sorte d'ouate grise enveloppait la ville fantôme. A intervalles réguliers la cloche de brume tintait, obsédante. Le fanal rouge brillait à la pointe de l'île. Sur la Riva Schiavoni le défilé des touristes et des familles continuait à un rythme ralenti. Oh ! ces horribles familles traînant leurs enfants braillards comme un chapelet de pustules !... Une femme déjà flétrie, poussait d'une main un landau, tirant de l'autre un bambino hurlant tandis que le troisième pointait indécemment sous le ventre obscène... Lionelle réprima une nausée. Bientôt pensa-t-elle il faudrait émigrer vers d'autres lieux, abandonner cette Riva tant aimée, se réfugier dans quelque campo désert, quelque calle obscure, loin de cette laideur étalée.

Une main brune et nerveuse se posa sur son épaule. Elle tourna légèrement la tête et baisa cette main, la main de Renata.

— A quoi rêvais-tu ? dit près d'elle une voix grave.

— Je songeais au poème de notre amie Sandra. Te souviens-tu ? et elle scanda doucement :

*O toi qui fus jadis courtisane de race
O toi qui n'acceptais dans ton lit que les rois
Déchue et profanée, O Venise, est-ce toi
Qui te vends aujourd'hui à cette populace ?*

Je partage son dégoût. Mille fois par jour, je maudis ces affreux bambini qui n'ont plus rien de commun avec les adorables « putti » de la Renaissance et je souhaite que

(1) Voir *Arcadie*, nos 148 et 158.

la lagune les engloutisse ainsi que leurs parents hideux, gonflés de spaghetti; qu'elle engloutisse aussi ces ignobles gretchen prêtes à éclater dans leurs robes à fleurs et ces petits Français minables...

— Lionelle, ma lionne farouche, quelle race trouverait grâce à tes yeux aujourd'hui ?

— La tienne, la nôtre, la race en marge, celle des archanges. J'aime pourtant cette ville où je t'ai rencontrée. S'il n'y avait que les chats et les pigeons, et quelques initiés comme nous, ce serait la plus belle ville du monde.

Lionelle sourit à son amie qui l'entoura de son bras. Debout maintenant, côte à côte, la rousse éclatante et la brune au dur profil regardaient l'eau mouvante au-delà de la vermine humaine grouillante sur le quai.

« Couple étrange qui prend pitié des autres couples » comme l'a si bien dit Verlaine.

Renata rompit le silence :

— Assez de rumination morose. Nous allons faire les touristes. Plus de Ca' d'Oro, ni de Ca' Rezzonico et autres Palais Grassi. Je t'emmène voir un palais ignoré du public, le Palazzo Morelli. Nous allons à pied, ce n'est pas loin.

II

Dans le palais inconnu il y avait pourtant du monde. Un petit groupe de touristes circulait entre les lambris dorés sous la conduite d'un guide polyglotte. Peu de meubles. Seules quelques peintures pouvaient attirer les curieux. Les deux femmes se tenaient à l'écart tandis que le guide claironnait :

— Par ici, signore signori, mesdames et messieurs, vous remarquerez le plafond de Tiepolo dans la grande salle. Dans le petit boudoir peintures murales bien conservées de Claudio de Rigny. Et maintenant à votre droite, vous pouvez admirer le chef d'œuvre du peintre : le portrait de la marquise Laura Morelli (1765).

Le groupuscule docile s'arrêta pour admirer cinq secondes ce qu'il fallait admirer puis la voix du guide se perdit et le bruit des pas décrut peu à peu. Renata saisit le bras de Lionelle : elles s'immobilisèrent devant le portrait. Belle figure altière, drapée dans une robe de velours écarlate, les cheveux blond roux épars sur les épaules, la marquise

souriait d'un sourire ambigu, le regard perdu dans on ne sait quel rêve. Toute la lumière, toute la douceur du portrait émanait de ces yeux d'algue, des yeux étranges, d'un vert indéfinissable.

— Que regarde-t-elle ainsi ? dit Lionelle.

— Elle regardait le peintre, son peintre amoureux d'elle et dont l'amour a, pour l'éternité, fixé ce regard glauque.

Lionelle prit du recul et soudain, pétrifiée, laissa échapper :

— Renata, est-ce une illusion, tu lui ressembles ?

— Qui sait... dit Renata. Je voulais que tu voies ce portrait. Peut-être suis-je une réincarnation de Laura. Renata signifie née deux fois, tu le sais. Je voudrais bien être aussi belle.

— Tu l'es, Cara mia, et toi tu es vivante...

— Ne me flatte pas. Sortons maintenant. Les mignardises de Tiepolo ne m'intéressent pas. Il se fait tard.

Quand elles regagnèrent la Piazza S.-Marco à travers le dédale de calli la nuit était tombée. Les réverbères planaient bizarrement dans le brouillard épaissi. Elles s'attablèrent à la terrasse du Florian. L'orchestre infatigable jouait toujours « Fascination ». Quand le garçon se fut éloigné, Renata se pencha vers son amie et chuchota :

— Je vais te raconter une histoire...

III

— En l'an de grâce 1765 il y avait à Venise une belle marquise qui s'ennuyait... Le hasard voulut qu'un jeune peintre français passât sous son balcon et qu'elle réussît à l'attirer chez elle pour qu'il fasse son portrait. Naturellement, ils tombèrent amoureux l'un de l'autre. Jusqu'ici rien que de très conventionnel. Mais où l'histoire devient piquante c'est que le peintre était une femme travestie. Cela ne changea rien à leurs amours sauf qu'ils (ou qu'elles plutôt) n'eurent pas d'enfants évidemment.

Lionelle écoutait fascinée.

— Venise au XVIII^e siècle était la cité de la liberté et du libertinage. Nul n'aurait blâmé cette liaison. Mais par une sorte de pudeur les deux amies voulurent garder leur secret et Claudia resta Claudio. Sous son nom masculin elle devint un peintre célèbre. Tu as pu juger de son talent. Malheureusement les paysages ont été dispersés.

Donc, poursuivit Renata, elles s'aimèrent, elles furent heureuses, si heureuses qu'elles craignirent de perdre leur bonheur; la monotonie, l'usure du temps, le radieux visage qui se ternit, cela elles le refusèrent. Deux années s'écoulèrent sans une ombre. Le 21 septembre 1767, comme elles le faisaient très souvent, Laura et Claudia décidèrent de se rendre à Torcello, l'île bien-aimée. La même gondole les emmena mais suivie cette fois par une autre. Quand elles accostèrent au petit ponton Laura donna l'ordre à ses deux gondoliers de repartir sur l'autre embarcation.

— Mais, signora, comment allez-vous revenir ?

— Ne t'inquiète pas. Je trouverai quelqu'un. Obéis. On ne discutait pas les ordres de Laura. Ils repartirent et bientôt les deux femmes se trouvèrent absolument seules. C'était le soir. Le soleil couchant embrasait la lagune. Elles se tassaient. Tout avait été dit. Elles remontèrent dans la gondole, chacune empoignant une rame et se dirigèrent vers la mer. Combien de temps ont-elles ainsi payagé ? Jusqu'à l'épuisement, sans doute, pour être allées si loin. Quelques jours plus tard la mer Adriatique rejeta les débris de la belle gondole seigneuriale sur le sable de la Punta Sabbioni, mais elle ne rendit jamais les corps. Que sont devenues Laura et Claudia ? Mortes bien sûr... ou reines de quelque royaume sous-marin, de quelque Atlantide disparue. On peut rêver à l'infini sur ce destin hors série.

Lionelle posa enfin la question attendue :

— Comment connais-tu tous ces détails ? A t'entendre on dirait que tu étais présente...

— A part la scène finale que j'ai reconstituée, je n'ai rien inventé. Dans le tiroir secret d'un petit cabinet du XVIII^e siècle qui appartient à ma famille, j'ai trouvé un manuscrit, une sorte de livre de raison ou de journal, si tu veux, écrit de la main de Claudia. Tout y est relaté jusqu'à la date fatidique. Une main maladroite — probablement celle d'Angelina la servante fidèle qui connut le secret et ne le trahit pas — a simplement ajouté :

« En ce jour du 21 septembre 1767 la marquise Morelli et le signor de Rigny n'ont pas reparu au Palais ».

— Et d'où venait ce secrétaire ?

— Du palais Morelli, après la dispersion. Un héritage. Ce qui semble confirmer mes liens de parenté avec Laura. Celle-ci n'eut pas d'enfants mais son frère Guido, une espèce d'aventurier, sema des bâtards un peu partout en

Italie et les reconnut parfois, avec la désinvolture d'un homme de la Renaissance. Il semblerait que je sois la descendante de l'un d'eux, Lorenzo Casanera, donc arrière petite nièce de Laura, marquise Morelli, par son mariage, mais née comtesse Casanera.

— Ainsi la ressemblance n'est plus un mystère. Laura revit vraiment en toi...

— Je te l'ai dit, Renata signifie née une seconde fois. Toutes les filles aînées de ma famille se prénomment Renata depuis deux siècles. Coïncidence car nos parents ignoraient le manuscrit.

Lionelle demeurait pensive.

— S'aimer jusqu'à la mort ? Nous n'aurions plus ce courage, cette soif d'absolu. Et pourtant...

Renata sourit, saisit la main de son amie par-dessus le guéridon.

— Nous ne sommes pas des êtres d'exception, carissima. L'important c'est d'être à Venise ensemble en ce début d'automne et d'y trouver un bonheur à notre mesure... même dans une Venise déchue.

Autour d'elles la Piazza se vidait. Quelques silhouettes furtives se dessinaient, à peine réelles, sur le fond de la Basilique. La musique s'était tue. Toute laideur semblait se dissoudre dans la paix nocturne. Débarrassée enfin de ses enfants dégénérés et des rires gras de la canaille, par la magie d'un soir de brume, Venise redevenue elle-même retrouvait ses sortilèges : endormeuse des fièvres et des nostalgies, berceuse de rêves et d'immortelles amours.

RAPHAELLE SORIANA.

JEAN BOULLET

ANTINOUS

Album de Dessins

— 33 F —

RIEN QU'UNE ROSE ROUGE...

par YVES FERSEN.

Les dernières vapeurs de l'encens se mêlaient au parfum un peu douceâtre des fleurs, un petit enfant de chœur rangeait déjà les nappes d'autel et la musique des grandes orgues éclatait de ses derniers accords. Paul restait au fond de l'église, debout, immobile comme le grand saint Pierre de bronze, suivant seulement des yeux les mouvements de la foule qui achevait de quitter le sanctuaire. Près de lui une femme passa qui le regarda avec mépris. Une autre qui était avec elle, observa la même attitude, puis d'autres gens, hommes et femmes, qui étaient venus là nombreux, comme on court au spectacle ou à la dernière exposition de Buffet.

Paul restait insensible à l'hostilité de cette foule qui le considérait comme un intrus, qui en dehors du lieu saint l'aurait insulté sans doute ou chassé. Maintenant que l'église était vide, il sentait qu'il pouvait enfin bouger sans que ses membres le trahissent. Lentement il en fit le tour, évitant d'en regarder le centre dont le tapis mis exprès pour la cérémonie lui faisait mal à voir.

A l'autel de la Vierge, il alluma un cierge et s'agenouilla, cherchant, au-delà de la prière, à retrouver la paix de son cœur qu'il croyait pour longtemps perdue. Un prêtre passa et Paul eut soudainement besoin de se confesser. Ce n'était pas l'officiant à l'aspect brutal qui avait présidé à la cérémonie, mais un vicaire sans doute. Son visage était calme et lumineux malgré son grand âge; de toute sa personne émanaient la douceur, la compréhension, la bonté.

Paul l'aborda courageusement. Il ne s'était pas confessé depuis de nombreuses années, avait oublié le rituel, mais ressentait un tel besoin de parler... Le vieux prêtre lui sourit et l'emmena dans un petit bureau près de la sacristie. Il le fit asseoir et lui prit paternellement la main. Oui, ce

RIEN QU'UNE ROSE ROUGE

n'était pas très canonique comme confession, mais Dieu exigeait-il un cérémonial de ceux qui revenaient à lui ? Paul se sentit reconforté par la présence de cet homme. Devant lui il ne craignait pas de parler, il ne craignait pas de pleurer. Longuement il raconta ce qu'avaient été ces dernières années, leurs joies, leurs chagrins, les moments que l'on ne sait pas toujours apprécier et dont le souvenir par la suite hante amèrement, quand il est trop tard pour revenir en arrière et en distiller chaque seconde...

Paul raconta enfin l'attitude des gens tout à l'heure dans l'église. Il ne leur en voulait pas, il comprenait, mais l'épreuve avait été cruelle. Etre ainsi écarté, rejeté, lui qui avait tant aimé... Plus que beaucoup sans doute qui étaient venus assister à la fastueuse cérémonie.

Le vieux prêtre l'écoutait sans mot dire, hochant quelquefois la tête, resserrant l'étreinte de sa main lorsque les larmes devenaient des sanglots, semblant invoquer la paix, ramener la quiétude pour cet adolescent terrassé par le chagrin.

*
**

Lorsque Paul quitta l'église, il se sentait libéré d'un fardeau. Et puis il savait qu'il y avait cet homme qui était là et qui le recevrait souvent, autant qu'il serait nécessaire jusqu'à ce que l'apaisement soit revenu dans son âme.

Vers treize heures, il se rendit au cimetière. A cette heure là, la famille était sûrement en train de déjeuner, comme toutes les familles, échangeant des souvenirs, comme après tous les enterrements. Il ne risquait pas de rencontrer quiconque. Les fleurs, les ignobles fleurs en couronnes et en gerbes lui donnèrent la nausée. Il détestait les bouquets des morts, comme les avait toujours détestés Alain, le tendre ami qui reposait ici de son dernier sommeil. Paul s'agenouilla près de la tombe et rageusement écarta les fleurs. Il passa ses mains sur la terre qu'on avait jetée quelques heures plus tôt. Alain et lui s'étaient passionnément aimés mais il l'avait dû laisser venir seul dans ce triste cimetière...

Même la mort ne pouvait effacer les conventions. La société savait un jour ou l'autre reprendre ses prérogatives...

Paul se releva lentement; de sa poche il sortit une rose en bouton, creusa un peu la terre et l'y enfouit après y

avoir imprimé un baiser. Au delà des hommes, les cœurs triomphaient. Il regarda les gerbes avec un sourire de dédain. De ces riches ensembles, somptueuses obligations de gens indifférents, rien ne subsisterait bientôt sur la tombe d'Alain. Mais lui, le paria, l'intouchable, sa fleur modeste allait rester pour l'éternité dans cette terre chérie qui renfermait à jamais son amour.

YVES FERSEN.

DANIEL GUERIN

EUX ET LUI

6 F — (Ed. de Grand Luxe : 20 F)

OPÉRA RETOUCHE

HOMMES — DAMES

*Nous rectifions, transformons, adaptons à vos mesures,
TOUS VETEMENTS, dans les délais les plus courts.*

ARCADIENS FAITES-NOUS CONFIANCE

7, rue de la Michodière, PARIS

Tél. : 073-59-81 et 742-67-18

Métro : Opéra

DE SODOME, UN PEU DANS TOUT

(Littérature, psychanalyse, cinéma)

par ANDRÉ CLAIR.

Sujet de chanson, élément d'étude pour la psychologie des profondeurs, obsession singulière pour un écrivain, matière à confidence libertine pour un autre, l'homosexualité a occupé une place importante, au cours de cette saison, dans un nombre d'ouvrages très divers, et à plus d'un égard.

Pour les amateurs de petite histoire, avant tout, l'irrésistible **Histoire de la chanson satirique**, en France, de Charlemagne à Charles de Gaulle (1). Guy Breton est l'auteur de cette anthologie, dont le premier volume est paru au printemps dernier. Ce florilège, fruit de recherches à la Nationale et ailleurs, provient d'un choix effectué parmi 80 000 chansons, la matière de 300 volumes ! Guy Breton a gardé, de cet ensemble, ceux des couplets qui illustrent bien le goût français pour la bagatelle : de la gauloiserie, du piquant, de la crudité, du mordant. Les chansonniers de l'époque, gens de cour presque tous, révélaient les secrets de la vie intime des Grands de ce monde : princes du sang, favorites (et protégés), Rois, entre autres. On verra, à la lecture de ces pages, qu'ils n'avaient aucun complexe, comme on dit aujourd'hui ! Jadis, on n'était pas bégueule, ni les grands hommes intouchables. Et le langage, fort peu châtié, dans ce compartiment de la littérature !

Les trois-quarts du livre — citations de mémoires, couplets libertins, reproduction de caricatures du temps — sont consacrés au récit d'aventures hétérosexuelles. Reste un dernier quart, réservé à Sodome. D'ailleurs, cette histoire s'ouvre sur les turpitudes d'une certaine Flora, une « sœur » d'une courtisane fort réputée, à Orléans, en l'an de grâce 1097. Qui était cette personne ? Le scandale de la ville. Un évêque, très Marie-couche-toi-là : il avait pris du **galon** dans le lit de ses supérieurs ; et son propre entourage, le clergé d'Orléans, l'avait surnommé eux-mêmes Flora ! Quelques phrases, citées d'une chronique d'alors, nous édifient : « peu après Noël, les rues d'Orléans étaient parcourues par des groupes de jeunes gens... aux manières efféminées qui chantaient avec agressivité... des couplets où le nom (de) l'évêque était mêlé à une apologie des mœurs contre-nature ».

Les troubadours, quant à eux, chanteront la tragédie des Dames

(1) Plon. Prix : 25 F.

Nobles, que leur Seigneur, retour de Croisade, délaissait pour les cuisses d'un gentil garçon. Bien entendu, Henri III, de mignonne mémoire, a inspiré bien des chansonniers. Les guerres de religions ont suscité certains couplets satiriques, comme celui-ci, par exemple, qui ne manque pas de saveur : « Calvin est un homme très intelligent — Il vient de Sodome — Prêcher Rome — Calvin n'aime pas les C... — Mais les petits garçons... » Mais le « parti des Anti-Con », ainsi appelait-on les homosexuels à l'époque, ne prend toute son ampleur qu'au XVII^e siècle. Sans doute, déjà un peu avant, Blot chantait les partouzes fameuses de Gaston d'Orléans, en des termes !... (« Les Pages s'y br... la pique — Les Gardes f... les exempts; etc... »). Mais sous Louis XIV, l'homosexualité connaît un tel développement à la cour, chez les Grands, que le roi s'inquiète de la chose : son frère, Monsieur, le duc de Gramont, Lully, le Père La Chaise qui est son confesseur.

Sur Philippe et Henriette d'Angleterre, les couplets audacieux se multipliaient, tous plus spirituels les uns que les autres. Dans l'un deux, le couple est accusé de vouloir épuiser le favori dont ils se partageaient les... charmes : « Quoi ! br... vous toujours la pique — A ce beau Monsieur de Mammouth, demande un chansonnier compatissant ? — Savez-vous que votre femme il fout ? — Pardieu ! vous le rendrez étique — Si vous le poussez l'un et l'autre à bout ! » Et après l'enterrement de Monsieur, cette oraison funèbre : « S'il fût mort comme il avait vécu — il serait mort la p... au c... ! » Amen.

Pour compléter cette **Histoire de la chanson satirique**, le **Scandale**, troisième volume des **Journaux du Temps passé**, publié par André Rossel (2). On trouvera tout un échantillonnage de fac-similés des canards de l'époque. Canards : brochures libertines, pamphlets. Notamment, un libelle contre Henri III d'une certaine cocasserie.

Pour Curzio Malaparte, au contraire, l'homosexualité illustrait un phénomène de décadence culturelle (dans le sens chinois !) d'une gravité qui lui inspire de bien curieuses réflexions. Dans les années d'après-guerre, en 1947, il avait fait un séjour en France. Sur cette époque son **Journal d'un Etranger à Paris** (3) contient toute une série de notes prises au jour le jour. L'écrivain se dit effrayé par l'apparition de la « race marxiste » : il s'agit de la jeunesse de Saint-Germain-des-Prés, qu'il méprise sous le nom de petits bourgeois prolétariés, tous plus ou moins homosexuels ! Il écrit : « Le nombre des invertis passés au communisme est énorme, même en France. » Mais, pour l'auteur de la **Peau**, l'homosexualité s'étalerait partout. Même Mussolini n'est qu'un « mâle avec je ne sais quoi de morbidement féminin... », des gestes moelleux, une voix qui prend racine dans ses seins. Peut-être ignorait-il le sens de certains de ses gestes efféminés, qui auraient plu à Oscar Wilde, à Cocteau et... même à

(2) Les Yeux ouverts, 121, boulevard de la Villette.

(3) Denoël. Prix : 16,45 F.

Shelley, même à Nietzsche. Même à D'Annunzio, pourquoi pas ? » Pourquoi pas la terre entière, en effet, si on suit Malaparte dans son obsession ! Quelque part, dans ce journal, il évoque l'origine de sa « hantise des cadavres » : « Je n'étais pas un garçon normal. J'étais timide (enfant), faible, dominé par mon imagination morbidement sensible. » On commence à comprendre !

Avec Jouhandeau, tout est si clair, qu'on s'étonnerait plutôt de trouver encore dans ses livres des aliments pour nourrir notre curiosité. Surtout, on s'étonne de s'étonner. Mais voici le plus singulier ; Jouhandeau a fait une découverte stupéfiante, entre les bras d'un certain Gérard : « Je suis tout à ma volupté que redouble la sienne, sans en être distrait par un sentiment quelconque. Voilà en quoi cette dernière aventure (dernière ? Allons, Jouhandeau, vous un styliste ! Quelle faute de français !) est nouvelle pour moi, si singulière et révélatrice, quelque chose que j'ai failli ne pas connaître, qui méritait d'être goûté. »

Et savez-vous quel sous-titre il a donné à ses **Journaliers IX** ? (4). « Que l'Amour est un ». Sa découverte déplaît un peu au vieux Jouhandeau : « Il semble accomplir avec moi, ajoute M. Godeau, ce qui lui serait agréable, aussi bien avec n'importe qui ne lui déplairait pas. » Est-ce vexant, quand on a consacré une partie de sa vie à cultiver son Moi ! Bon, consolons-nous, Gérard « est Anglais par sa mère ». Et voilà pourquoi Elise n'est pas muette. Vous m'avez entendu ?

« Le Désir et la Perversion » pourrait s'appliquer à l'ensemble de l'œuvre jouhandelienne. C'est aussi le titre d'une série d'études, suivies de discussions, que le psychanalyste, Jacques Lacan, a publiées dans sa collection, **Le champ freudien** (5). Cet ouvrage comprend des textes sur le fétichisme, l'érotomanie, la féminité et ses avatars, le couple pervers et le problème anthropologique du phantasme. Au hasard de ces pages, on relèvera une ou deux observations sur l'importance de la composante homosexuelle dans certains aspects de l'érotisme « normal ». Ainsi, l'un des auteurs évoque ce que l'image de la Femme doit à l'imagination de l'artiste homosexuel : la Féminité devient, par là, « leurre narquois offert à la sexualité (du) frère dit normal ».

Dans une analyse approfondie du « couple pervers », un autre écrit : « On remarque volontiers que l'homosexualité unit le même au même... Il convient de noter plutôt combien sont différents l'un de l'autre les partenaires... précisément des couples les plus solides. » Mais pourquoi lui faut-il contredire ensuite cette remarque judicieuse, par un constat de faillite ? Eh quoi ! tous les couples homosexuels finiraient-ils par écaler, comme il prétend ? Allons donc ! Si pénétrante

(4) Gallimard. Prix : 15 F.

(5) Seuil — chez le même éditeur, une réédition de *Sade mon prochain* — essai de Pierre Klossovski — précédé de *Le philosophe scélérat*.

ANDRÉ CLAIR

soit-elle, toute psychanalyse — en France, du moins — reste imprégnée du tabou judéo-chrétien !

Quoi qu'il en soit, la société occidentale éprouve la nécessité, pour se connaître, d'étudier le phénomène homosexuel. Cela constitue un progrès. Mieux : certains créateurs, tel que Bergman dans *Persona* (deux femmes en présence. L'une va chercher à s'identifier à l'autre pour l'aider à recouvrer sa personnalité et à l'accepter), méritent sur la difficulté qu'il y a à communiquer avec l'autre, à travers la relation homosexuelle.

Bref, on parle de nous, avec plus d'intelligence, de sympathie, depuis quelque temps. Il arrive même qu'on veuille nous prêter des vertus, que malheureusement nous n'avons pas. Dans certaines civilisations primitives, l'homosexuel était aussi un sorcier : il fallait s'attirer sa protection. Ne tombons pas dans cet excès-là : ni monstres, ni dieux. Mais des hommes, comme les autres, rappelons-le. Rien de moins, rien de plus !

ANDRÉ CLAIR.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

PARIS ET BANLIEUE



Du studio au grand appartement

De la petite villa à la grande propriété

Fonds de commerce

90 % de crédit si besoin est sur achat

Solde réglable en 10, 15, 20 ans suivant convenance

Actes authentiques concrétisés par Notaires
et Contentieux amis



Toujours à votre disposition depuis des années :

XAVIER DE MONGALON

Tél. : 265-92-66 et 265-14-71

RÉCEPTION SUR RENDEZ-VOUS

Pour vos Achats et Ventes immobilières — Location

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

*Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY
qui vous recevra personnellement*

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche
Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e
(Métro Lourmel)
Tél. : 533-50-91